

JOURNAL DES DEMOISELLES.

Instruction.

—

DE

l'Origine des contes de fées.

Cinquième article.

Le même écrivain qui nous a fourni la version napolitaine du Chat botté a rédigé *la Belle au bois dormant* et *Cendrillon*. Le premier de ces contes est intitulé, dans l'original napolitain, *Sole, Luna e Talia*; c'est le cinquième de la cinquième journée du *Pentamerone del cavalier Giovan Battista Basile*. Quoique cet auteur se pose dans sa préface comme travaillant pour la jeunesse, il a basé son récit sur une donnée de fort mauvais exemple. On y voit un prince épouser sans scrupule deux femmes à la fois !... C'étaient les mœurs du seizième siècle, époque de dissolution et de scepticisme, dont nous sommes loin, Dieu merci ! La narration de Perrault, plus morale, plus convenable et plus dramatiquement présentée, nous paraît bien supérieure à celle de l'auteur napolitain, dont nous avons essayé de conserver le style naïf et les locutions populaires.

XIII.

LE SOLEIL, LA LUNE ET TALIA.

(*La Belle au bois dormant.*)

ARGUMENT.

Talia meurt d'une blessure faite par une che-nevotte. Elle est laissée dans un palais, où un roi la trouve et l'épouse. La première femme du roi, découvrant le secret, ordonne de faire cuire les enfants, et de mettre la mère sur un bûcher. Le cuisinier sauve les enfants, et la femme jalouse est brûlée à la place de Talia.

Il y avait une fois un grand roi qui, ayant eu une fille, appelée Talia, fit venir les astrologues et les devins de son royaume pour tirer son horoscope. Après s'être consultés, ils conclurent qu'une che-nevotte la mettrait en grand danger. Le seigneur fit donc défendre d'avoir dans le palais ni lin, ni chanvre, ni rouet, ni fuseau, ni autre chose semblable ; mais Talia, étant devenue grandelette, vit de sa fenêtre une vieille qui filait, et ne sachant ce que c'était, elle fit monter la vieille, prit son rouet, et se mit à allonger le fil. Par malheur, une chenevotte lui entra dans l'ongle, et elle tomba morte sur-le-champ. La vieille se sauva par l'escalier dérobé, et l'on n'entendit plus parler d'elle.

A la nouvelle de ce terrible accident, le roi versa des fleuves de larmes. Il laissa sa fille dans ce même palais, qui était à la campagne ; la mit sur un fauteuil de ve-

13

lours, sous un dais de brocart, ferma la porte, et abandonna à jamais ce lieu fatal, pour tâcher d'oublier son malheur.

Au bout d'un certain temps, un roi, se trouvant à la chasse de ce côté, lâcha un faucon, qui entra dans le palais par une fenêtre, et ne reparut pas. Le roi l'ayant en vain appelé, fit frapper à la porte du logis, et, comme personne ne répondait, il demanda une échelle, s'introduisit dans le palais, en parcourut les appartements, et fut stupéfait de n'y trouver personne. Enfin, il arriva à la chambre où était Talia. Bien qu'on la crût morte, elle n'était qu'enchantée, et s'éveilla lorsque le roi parut. Celui-ci fut charmé de la beauté de Talia, et lui offrit sa main qu'elle accepta. Les nouveaux époux passèrent plusieurs jours ensemble; puis, rappelé par ses affaires, le roi retourna dans ses états.

Talia eut un fils et une fille, qui furent appelés le Soleil et la Lune. Le roi prit le prétexte d'aller à la chasse pour revenir souvent auprès de sa nouvelle femme; mais ce perfide monarque était déjà marié; il avait abusé de la bonne foi et de la simplicité de Talia, à laquelle le courroux de la première épouse faillit coûter la vie, ainsi que nous l'allons voir.

Cette première femme trouvait singulier que le roi se fût épris d'une passion subite pour la chasse. Elle l'entendait souvent prononcer les noms de Talia, du Soleil, de la Lune, et ces révélations involontaires augmentaient ses soupçons. Elle appela donc le secrétaire du roi, et lui dit : « Tu es maintenant entre la fortune et la mort. Dis-moi quel est l'objet des absences répétées de mon mari, et je te comblerai de bienfaits; mais si tu me caches la moindre circonstance de cette intrigue, je t'enverrai aussitôt dans l'autre monde. » Le compère, influencé à la fois par la peur et par l'intérêt, raconta la chose telle qu'elle était. La reine furieuse l'envoya auprès de Talia, comme de la part du roi, en lui faisant dire qu'il désirait voir ses enfants.

Talia ne manqua pas de les confier au secrétaire; mais à peine furent-ils entre les mains de la reine, que cette nouvelle Médée commanda à son maître d'hôtel de les faire périr, et de les accommoder à diverses sauces pour les servir au roi infidèle. Le cuisinier, qui avait le cœur tendre, fut touché de compassion à la vue de ces pauvres petits, et les donna à sa femme pour les cacher. Il apprêta deux chevreaux qui furent mis sur la table du roi. Celui-ci les mangea avec beaucoup d'appétit, et en fit l'éloge à plusieurs reprises, en disant : « Quel ragoût parfait! quelle chère exquisite! » La reine lui répondait toujours : « Mange, mange, mon ami; tout cela est à toi. » D'abord le roi ne prit pas garde à ce propos. Mais enfin, voyant qu'on lui répétait toujours la même chanson, il en demanda la cause : « Traître, lui dit la reine, as-tu perdu le souvenir de ton infamie, et ignores-tu d'où te vient cette nourriture? » A ces mots, elle se leva, sortit en hâte du palais, et alla couver sa colère dans une maison de campagne voisine. Mais sa vengeance n'était pas encore complète. Elle envoya le secrétaire chercher Talia, de la part du roi. Talia se mit en route, désireuse de revoir son époux et ses enfants; mais quand elle fut devant la reine, cette mégère exaspérée lui cria : « Soyez la bienvenue, madame la précieuse; c'est donc vous, mauvaise herbe, qui débauchez mon mari? C'est donc vous qui me causez tant de casement de tête? Vous allez expier le mal que vous m'avez fait! » Talia eut beau s'excuser, alléguer que ce n'était pas sa faute, qu'elle ignorait les liens antérieurs du roi; la reine ne voulut rien entendre, et fit préparer un grand bûcher pour l'infortunée Talia. Celle-ci, quand elle vit les choses mal tourner, s'agenouilla devant sa persécutrice, et la supplia de lui laisser au moins le temps d'ôter les vêtements qu'elle avait sur le corps; la reine, moins par compassion que pour avoir ces habits brodés d'or et de perles, répondit : « Déshabille-toi,

j'y consens. » Talia ôta lentement sa robe et sa jupe, en poussant des cris, et au moment où elle était sur le point d'être jetée dans le bûcher, le roi accourut, et vit ce triste spectacle ; il demanda ses enfants, et apprit de la reine elle-même l'horrible traitement qu'elle leur avait fait subir : « Misérable renégate, s'écria-t-il, c'est donc toi qui as immolé mes chères brebis ! Hélas ! comment mes veines n'ont-elles pas senti quel sang se mêlait au mien ! Va, ton crime sera puni, et je ne t'enverrai pas en faire pénitence à Rome ! » A ces mots, il la fit jeter dans le bûcher préparé pour Talia, avec le secrétaire son complice. Il voulait faire périr aussi le cuisinier, mais celui-ci se mit à genoux, et lui dit : « En vérité, Sire, si j'étais coupable, je mériterais que mes cendres roturières fussent mêlées à celles d'une reine ; mais j'ai sauvé vos enfants de sa furie. — Est-il possible ? dit le roi. Oui, Sire, et voici ma femme qui vous les amène. » En effet, le Soleil et la Lune parurent et tombèrent dans les bras de leurs parents. Le cuisinier fut nommé gentilhomme de la chambre, et le roi épousa Talia. Tous deux vécurent longtemps, et répétèrent souvent cet adage : « Le bien vient parfois en dormant. »

M. ÉMILE DE LA BÉDOLLIERE.

Revue Littéraire.

Revue de l'Orient, XXII^e cahier. — Chez Delavigne, libraire, rue des Beaux-Arts, 8.

Troisième article.

DU THÉÂTRE EN PERSE.

Nous vous avons fait assister il y a quelque temps, mesdemoiselles, au milieu des montagnes du Cordofan, à un *gaswah*, cette horrible chasse aux nègres, que la cupidité du pacha d'Égypte renouvelle chaque année, au mépris de toutes les lois de l'humanité et de la civilisation : déjà nous vous avons fait suivre la vie nomade

des Rô-muni que tous les peuples repoussent en leur jetant comme une insulte le nom de Bohémiens. Aujourd'hui nous vous transporterons en Perse, où un écrivain consciencieux, profond et habile, M. Alexandre Chodzko, vous fera assister aux curieuses représentations théâtrales de ce pays.

« D'abord, dit-il, donner un spectacle au peuple est, chez les Persans, réputé une œuvre méritoire ; le directeur travaille ainsi au salut de son âme ; les pièces qu'il fait représenter sont autant de *briques qu'il fait cuire ici-bas pour construire son palais céleste*. Mais à ce pieux motif se mêlent souvent des considérations moins élevées : les hommes riches et puissants augmentent, par ce moyen, leur influence religieuse et politique ; leur vanité y trouve aussi l'occasion de montrer au public ce qu'ils possèdent en bijoux, en tapisserie, châles, étoffes précieuses et vaisselle.

Les représentations sont gratuites, elles se donnent en plein air : d'énormes pièces de toile tendues protègent contre le soleil et la pluie ; les galeries et les fenêtres des maisons voisines sont réservées pour la noblesse ; on y assigne des places aux spectateurs, d'après leur rang respectif, car en Orient, l'étiquette est toujours strictement observée. Par terre, dans un espace séparé, vont s'asseoir les femmes du peuple ; elles s'y placent comme elles peuvent, sans autre confort que celui d'un petit banc, que chacune doit apporter avec elle. Le reste du parterre est rempli par des gens assis à la manière persanne, c'est-à-dire sur leurs genoux, comme des chameaux en repos. Ces groupes sont pittoresquement variés ; parmi eux on voit les *sakys* (distributeurs d'eau), qui, leur sac de cuir rempli du précieux liquide, suspendu en bandoulière, viennent, une soucoupe à la main, offrir à boire aux spectateurs, en commémoration de la soif qui dévorait les gens de l'imam (1).

(1) Imam qui, en arabe, veut dire un chef,

Hussein, surpris au milieu du Désert. Or, comme un service pareil est une œuvre méritoire, et recommandée par la dévotion, il arrive que des parents, dont l'enfant a une santé chancelante, font vœu que si, par exemple, il parvient à tant d'années, ils en feront un *saky*, en l'honneur de l'imam Hussein, durant une ou plusieurs *téaziés* (drames sérieux, mystères). Rien de plus gracieux que ces mignons porteurs d'eau, marchant pieds nus, vêtus avec luxe, les cils et les sourcils peints en noir, la chevelure frisée en boucles flottantes sur les épaules, coiffés d'un bonnet de cachemire resplendissant de perles, de pierres précieuses, et servant du cherbet au public. Après les *sakys*, viennent les loueurs de pipes, les marchands de fruits et surtout les *noukhoutys*, ou vendeurs de friandises, consistant en pois, graines de melon, graines de poires et de millet, préparés à l'orientale, c'est-à-dire macérés d'abord dans la saumure et ensuite grillés à petit feu. C'est un passe-temps très-agréable de croquer ces graines, d'autant plus qu'on attribue au millet le pouvoir d'aider à pleurer. Les femmes mâchent continuellement du mastic ou de la gomme de térébinthe ; à les en croire, cela rafraîchit l'haleine, blanchit les dents, fortifie les gencives, et, ce qui vaut mieux, empêche de parler trop. C'est parmi elles et les gens du peuple que les marchands dont nous venons de parler trouvent des chalands, tandis que les personnes *comme il faut* prennent du café noir, boisson indispensable dans les occasions tristes, ou fument leur *kalioune*. Les *ferraches*, ou domestiques chargés du maintien de l'ordre, se promènent armés de gros bâtons, et l'œil attentif, la main en l'air, ils se frayent un chemin dans toutes les directions. Ils ont beaucoup à faire du côté des femmes, qui, pour la moindre chose, se prennent de querelle ou se donnent des coups de poing.

un supérieur, désigne en Perse les douze premiers descendants mâles d'Ally et de Fathéma.

Les *ferraches* réservent, au milieu du parterre, un espace plus ou moins spacieux pour la scène ; après l'avoir balayé et arrosé ils placent au centre le *takht*, espèce de grande table sur des pieds très-bas, et recouverte d'un tapis. Elle sert de piédestal à un fauteuil et quelquefois à une chaise.

Le répertoire persan se compose de mystères ou drames (*téaziés*) et de farces ou comédies (*temachas*). Dans les *temachas* tout n'est que spontanéité et improvisation : la forme, le style, le langage. Dans les *téaziés*, au contraire, tout est fixé et réglé ; Rien n'est plus soigné que le style de ces compositions : elles sont du même genre que les drames du moyen âge ; le sujet en est pris dans l'histoire sainte des musulmans ; mais l'art dramatique paraît avoir existé chez les Persans, bien avant l'introduction de l'islamisme, qui donna naissance aux *téaziés*.

La *téazié* commence par l'entrée du *rouzékhan* (le poète, diseur de prologue), accompagné d'une demi-douzaine de *pichkhans*, hantres, espèce d'enfants de chœurs. Si c'est un *seïd*, ou descendant d'imams, comme cela arrive ordinairement, il porte un turban vert et une ceinture de la même couleur. Si c'est un simple *molla*, il est coiffé du turban blanc et vêtu à la manière des prêtres du pays. Le devoir des *rouzékhan*s consiste à préparer les spectateurs aux impressions douloureuses, à l'aide de prônes et de légendes récitées en prose, ou chantées en vers, dont le sujet n'a rien d'analogue avec la représentation qui va suivre. Les pleurs du *rouzékhan*, ses sanglots, ses gestes du plus violent désespoir sont ordinairement imités par les spectateurs, et ces cris, répétés par un millier d'individus, se transforment alors en un affreux rugissement.

Cette douleur se manifeste quelquefois d'une manière plus énergique, lorsque maints spectateurs des deux sexes, non contents de se meurtrir la poitrine par de vigoureux coups de poing, se font des in-

cisions au front avec leur poignard; et pendant les douze premiers jours du mois de moharrem, mois privilégié pour les représentations des téaziés, on rencontre toute la nuit, dans les rues, des troupes de ces mêmes spectateurs, nus jusqu'à la ceinture, la tête rasée, ruisselants de sang, de sueur, agitant des massues, s'écriant, dans une extase frénétique: « O Hassan! O Hussein, rois des martyrs! (1) » et battant sur leur poitrine la mesure de l'air que quelque poète, conducteur de la troupe, chante à haute voix.

Lorsque le rouzékhan n'a pas réussi à faire pleurer ses auditeurs, il se fâche, les accable d'injures, ou bien il les supplie de « faire semblant de pleurer, s'ils ont le malheur d'être assez endurcis dans le péché pour ne pouvoir pleurer sincèrement. »

Lorsque le rouzekhan quitte la scène, le public murmure: « *khouda béréket bédéhed!* » (que Dieu te récompense avec ses bénédictions!) Ces paroles remplacent les bravos. Aussitôt les ferraches viennent, enlèvent le fauteuil et la table, puis balayent et arrosent l'arène.

Dans l'entr'acte, les spectateurs, avec cette facilité de passer d'un extrême à l'autre qui caractérise les Persans, se mettent à fumer, à prendre des rafraîchissements ou à causer paisiblement. Tout est rentré dans les formes de la vie ordinaire, lorsque la pièce commence.

Il y a des rôles qui exposent les acteurs à des dangers réels, comme, par exemple, le rôle de Chemr, meurtrier de l'imam Hussein. Je connais, dit M. Alexandre Chodzko, un acteur qui a perdu l'œil gauche, ayant été atteint d'une pierre à la tête, au moment où il se penchait sur le prince pour le tuer. Un autre acteur, en faisant à la famille de l'imam le récit de la mort tragique de celui-ci, se prit la gorge

avec désespoir et se la serra si violemment qu'il tomba sans connaissance sur la scène et ne fut rappelé à lui qu'après avoir reçu une bonne douche d'eau glacée. Les acteurs sont pris dans les classes des jongleurs et des gens du peuple.

L'usage du souffleur n'est point connu en Perse. Les acteurs ne sachant pas leur rôle par cœur, le jouent avec leur cahier en main, qu'ils consultent sans scrupule toutes les fois que la mémoire leur manque. Le directeur, armé d'une verge, debout sur la scène, en dirige les évolutions. Il n'y a ni coulisses, ni toile, ni décors. Tel acteur qui a fini ce qu'il avait à dire, s'assoit par terre et y attend son tour de rôle. La manière de déclamer n'est ni le ton de la conversation ordinaire, ni un chant, mais quelque chose qui tient de l'un et de l'autre, une espèce de récitatif sur un rythme grave et sonore, mais peu varié, comme le sont les chants nationaux du peuple.

Les rôles des femmes sont toujours joués par des hommes. Le décorum persan exigeant qu'elles ne paraissent en public que voilées, le déguisement devient d'autant plus aisé pour les hommes. Au reste, le public n'est pas difficile à satisfaire, et accepte avec un admirable sérieux tout ce qu'on veut bien lui faire accroire.

Quant au drame, l'intrigue y entre pour peu de chose. La téazié, fidèle à tous les détails du mythe dont elle est l'explication, allant droit à son unique but, d'attendrir les spectateurs sur les malheurs de leurs saints, et d'inspirer de la haine contre ceux qui ont causé ces malheurs, a beaucoup plus de rapport avec la tragédie grecque qu'avec la tragédie de l'Europe moderne. On n'y vise à aucun effet dramatique, soit au moyen d'une suite de faits habilement disposés, soit au moyen d'accidents imprévus. Les caractères même n'y sont pas savamment nuancés. Et cependant, ces pièces produisent un effet prodigieux, car elles sont vraies, et représentent de préférence ce qu'il y a de plus national.

(1) Les deux fils d'Aly, surnommé *Esse-doulleh* « lion de Dieu » qui fut le neveu, le gendre et le successeur de Mohammed.

La comédie, autrement dite la *témacha*, est jouée par des espèces de jongleurs que l'on appelle *loutys*, ils sont musiciens et danseurs de profession, et voyagent accompagnés de leurs bayadères. Lorsqu'une troupe comique est au grand complet, on y voit aussi quelques singes et quelques ours. Ces *loutys* improvisent la *témacha* ou *tkelid* (chose pour rire, déguisement), qu'ils jouent, aidés de leurs jongleurs et de leurs animanx : leurs pièces, si on peut appeler ainsi ces farces, sont composées de bons mots, d'allusions locales et personnelles; et l'art de l'acteur consiste surtout dans ce que les orateurs romains prisaient si fort, c'est à-dire dans la gesticulation.

Mais ce qui, dans le genre comique, est plus intéressant que la *témacha*, c'est le *karagèuz* (l'œil noir), ou les marionnettes. L'improvisateur, caché dans un sac, agit au-dessus de lui ses personnages et parle pour eux; au milieu des spectateurs se trouve toujours un interlocuteur qui se mêle de la conversation, ou bien, égaye le public par ses remarques et ses gestes. Cette sorte de spectacle est connue en Perse de toute antiquité, elle y est nationale : le polichinelle persan s'appelle *Ketchel Pehlévan* (héros chauve). Il n'a pas de costume particulier. La calvitie est son attribut distinctif, comme la bosse celui de notre polichinelle. Mais ce qui distingue *Ketchel Pehlévan* du pulcinello napolitain, du mapataco romain, de l'arlequin bolognais et du polichinelle français, diseur de calembours, c'est son éducation distinguée et sa profonde hypocrisie. *Ketchel Pehlévan* est dévot, il est lettré, il est même poète, comme tout le monde l'est plus ou moins en Perse. Il trompe les mallas et fait la cour aux dames.

De plus, dans sa jeunesse, il a beaucoup fréquenté les *zous-khamés*, écoles de lutte, ou gymnases, que l'on trouve presque dans tous les châteaux des seigneurs de la Perse. Il manie bien le bâton et connaît tous les stratagèmes en usage, quand il

s'agit de renverser son adversaire dans une lutte corps à corps. Voici l'analyse d'une pièce où il fait valoir sa science :

Ketchel Pehlévan est chez lui. La musique joue, les tambours de basque résonnent, les bayadères, assises par terre, chantent; il danse, mais il est seul... Après quelques gambades et pirouettes il n'en peut plus, il s'ennuie, sa bouche s'ouvre grande comme l'ancre de Polyphème, il bâille, aux grands éclats de rire des spectateurs. Sa vie de célibataire lui pèse... il veut se marier.

A côté de sa maison est celle de *Bibi Djane*, jolie brune. Vous pouvez la voir assise et s'ennuyer aussi, au milieu d'un boudoir, fumant son *kalioune*, faute de mieux. Elle gronde une négresse, sa servante, et se couche, tandis que celle-ci agit doucement un *badzen* (éventail) pour chasser les mouches et donner du frais à la figure de sa belle maîtresse endormie.

Ketchel a vu sa voisine et veut obtenir sa main; pour arriver à ce but tant désiré, il consulte un *louty* de ses amis. Après une longue conversation sur les mille et un moyens de plaire aux femmes, le plan de campagne est arrêté, *Ketchel Pehlévan* s'abandonne entièrement aux conseils de son ami, et va frapper à la porte de la maison de *Bibi Djane*.

Un esclave nègre lui ouvre et lui demande ce qu'il veut. Ici la couardise de *Ketchel Pehlévan* manque de tout gêner. Les formes athlétiques du nègre, sa voix de basse-taille lui en imposent au point qu'il s'enfuit; puis, encouragé par son ami, il revient, se trouble, ne sait que balbutier : « Au feu ! de l'eau ! » et autres toutes aussi mauvaises raisons qui font reconnaître son imposture. Le nègre et lui en viennent aux mains. Près d'être terrassé, *Ketchel Pehlévan* se rappelle un expédient qu'il a appris au gymnase, et par un adroit croc-en-jambe, il renverse le nègre. Celui-ci s'avoue vaincu, se reconnaît son

esclave, et de plus lui jure de le protéger auprès de Bibi Djane.

Cependant d'autres obstacles se présentent. Bibi Djane a quatre frères, hommes comme nous, avec cette différence que l'aîné a la tête d'un taureau, le second celle d'un cerf, le troisième celle d'un béliet et le puîné celle d'un chien; de plus, ce sont des démons, et il faut passer sur le corps de chacun de ces messieurs avant de pénétrer jusqu'à leur sœur.

L'esclave raconte ces détails à son nouveau maître. L'ami est d'avis qu'il n'y a qu'une femme qui puisse venir à bout de tromper même des démons, et comme Ketchel Pehlévan n'est qu'un homme, il ne saurait réussir que dans une lutte tête à tête avec les frères de la belle. Nouvel embarras du poltron Ketchel.

Enfin, il n'y a plus à opter. Le démon-taureau paraît, et, avant d'écouter les raisons de l'amoureux, lui enfourche le ventre, avec ses deux cornes, le soulève en l'air, le laisse retomber, s'assure que le cœur ne bat plus, et va pour rentrer dédaigneusement chez lui, lorsque Ketchel Pehlévan, qui n'était qu'étourdi, s'élançe d'un seul bond au cou du démon et l'étrangle.

Les trois autres frères sont aussi vaincus et tués, grâce aux conseils du louty, et plus encore aux souvenirs de tel ou tel tour d'adresse que Ketchel Pehlévan avait appris au gymnase.

La musique joue l'hymne du triomphe (*néinéi-nadivi*). Le vainqueur coupe aux quatre cadavres leurs têtes d'animaux et se met à danser autour d'elles; mais le louty vient l'avertir de ne pas trop se livrer à la joie: le plus redoutable ennemi, la mère de Bibi Djane, restant à vaincre.

« Est-elle jeune? Est-elle gentille?

— Mille fois plus belle que sa fille, répond le louty.

— Eh bien! s'écrie Ketchel Pehlévan dans l'exaltation de son triomphe, je les épouserai toutes les deux. »

Il frappe à la porte, la mère sort... O dé-

ception! le louty se moquait de Ketchel. C'est une vieille mégère qui, à elle seule, réunit toute la laideur de ses quatre fils. Ketchel Pehlévan, saisi d'un accès de rage, se jette dessus en désespéré et lui arrache la tête.

Nouvelle contrariété! La fille ne consentira jamais à épouser le meurtrier de toute sa famille. Ketchel Pehlévan, revenu à lui, s'enfuit dans l'intérieur de sa maison.

Bibi Djane paraît sur le champ de bataille. Ne sachant rien de ce qui est arrivé, après s'être réveillée, elle était allée au bain et s'y était parée de ses plus beaux bijoux. Rien ne manque à sa toilette: ses mains sont soigneusement peintes en rouge, sa chevelure bouclée, son front orné de paillettes d'or qui y sont collées de manière à figurer des fleurs, ses sourcils et ses cils noircis, ses joues fardées, dont l'éclat est relevé par des mouches noires, en un mot, la beauté et l'élégance personnifiées. A la vue des cadavres de sa mère et de ses frères, elle est d'abord étonnée, puis elle fond en larmes, s'arrache les cheveux, déchire ses vêtements, se frappe la figure, donnant ainsi des preuves du plus profond désespoir.

Ketchel Pehlévan, conseillé par son ami le louty, va pleurer avec Bibi Djane, laquelle, touchée des pleurs de Ketchel Pehlévan, émerveillée de ses prouesses, l'invite aux funérailles; puis, peu à peu se laisse consoler, et donne sa main au vainqueur. La musique recommence de plus belle; Ketchel Pehlévan danse, et chante une gazelle du poète Hafiz, où, entre autres belles choses, il est dit: que la quintessence des plaisirs d'ici-bas se réduit à

Méi dehsalé vé mahboubi tchéhardeh salé!

« Du vin vieux de dix ans et une épouse de quatorze ans. »

Telle est la moralité de la pièce.

Six années de succès ont fait connaître et apprécier la *Revue de l'Orient*; les es-

prits sérieux y trouvent de savantes questions traitées par des hommes de talent et des écrivains distingués. Les extraits que nous lui avons empruntés vous ont prouvé,

mesdemoiselles, que cette belle publication contenait encore des sujets pleins d'intérêt et de curiosité.

AYMAR DE LA PERRIÈRE.

Littérature Étrangère.

ON A DAY IN SPRING.

Sweet day! so cool, so calm, so bright,
Bridal of earth and sky,
The dew shall weep thy fall to night,
For thou, alas! must die.
Sweet rose, in air whose odours wave
And colours charms the eye,
Thy root is ever in its grave,
And thou, alas! must die.

Sweet spring, of days and roses made,
Whose charms for beauty vie,
The days depart, thy roses fade,
Thou, too, alas! must die.
Be wise, then, christians, while you may,

For swiftly time is flying;
The thoughtless man that laughs to-day,
To-morrow may be dying.

HORNE.

SUR UN JOUR DE PRINTEMPS.

Douce journée! si fraîche, si calme, si brillante,
Fête nuptiale de la terre et du ciel,
La rosée cette nuit pleurera ta fin,
Car, hélas! tu dois mourir.
Douce rose, dont les parfums flottent dans l'air
Et les couleurs charment les yeux,
Ta racine est toujours dans sa tombe,
Toi aussi, hélas! tu dois mourir.

Doux printemps, de jours et de roses formé,
Dont le charme égale la beauté,
Tes jours s'envolent, tes roses s'effeuillent,
Toi aussi, hélas! tu dois mourir.

Soyez donc sages, chrétiens, tandis que vous
[pouvez l'être,
Car le temps s'enfuit rapide;
L'homme insoucieux qui rit aujourd'hui,
Demain peut être sur son lit de mort.

A. D.

Éducation.

Ferdinando Eboli.

I.

Au nord de Salerne, au milieu de cette chaîne des Apennins si riche en scènes variées et pittoresques, s'élève un délicieux château suspendu comme une aire aux flancs d'une montagne; de frais jardins, aux massifs embaumés et verdoyants, dérobent à ses habitants l'aspect des murs

qui les entourent. Ce palais domine d'un côté la vaste plaine de la Calabre, où s'étend Pæstum, *la ville des roses*; de l'autre, la belle Méditerranée, si bien nommée par les poètes :

La mer aux flots d'or et d'azur.

Le contraste de cette nature riante, avec les sites sauvages qui s'étendent au pied de la montagne, forme un tableau poétique et plein d'attraits pour le voyageur, que le hasard, ou son humeur aventureuse, conduit dans ce coin presque oublié de l'Italie. Ce château appartenait en 1811, à l'époque de cette histoire, au marquis de Spina, qui s'était rallié, comme tant d'autres nobles italiens, à la cause française, et occupait une des premières dignités à la cour du

nouveau roi de Naples, Joachim Murat. Or, par une belle journée du mois de septembre de cette même année, à l'heure de midi, un jeune homme, portant l'uniforme d'officier de la garde du roi de Naples, suivait à cheval le sentier rocailleux qui conduit au château; il semblait préoccupé par quelque douce rêverie, car un sourire, où brillait l'espérance, animait sa physiologie noble et gracieuse, et ses regards, qu'il laissait errer distraitemment autour de lui, prouvaient de reste que ce n'étaient pas les beautés de la nature qui l'occupaient en cet instant.

Arrivé devant la grille, il sonna; et, remettant son cheval à un vieux concierge, il s'avança jusqu'au palais, à travers des allées d'orangers et de platanes, des bosquets de myrtes et d'acacias. Des domestiques, revêtus d'une riche livrée, étaient assis sous le péristyle de marbre: à la vue du jeune officier, ils se levèrent avec empressement, et l'un d'eux, le précédant à travers une longue file d'appartements somptueux, ouvrit une porte à deux battants, et annonça: « Le comte Eboli. »

La pièce où venait d'entrer le jeune comte était un immense salon, aux boiseries d'ébène sculpté, aux larges croisées cintrées, dont les stores ne laissaient pénétrer qu'une clarté douteuse. Ce passage subit d'un jour éclatant à cette demi-obscurité ne lui permit pas d'abord de distinguer les objets; mais, à son nom, un petit cri de surprise était parti du fond de l'appartement; en même temps une voix douce et grave avait dit: « Soyez le bien-venu, mon ami! » Et un homme d'une cinquantaine d'années, d'un aspect noble et imposant, le marquis de Spina, lui tendait la main, tandis que la fille du marquis se levait en rougissant, et répondait, par une inclination gracieuse, au salut empressé du jeune comte. En ce moment un rayon de soleil traversant un des stores environna la jeune fille d'une lumineuse auréole, et se joua dans ses beaux che-

veux noirs, dont les boucles nombreuses encadraient sa figure correcte et expressive.

« Nous ne vous attendions pas, mon ami, reprit le marquis de Spina en indiquant de la main un siège au jeune comte: ne deviez-vous pas partir aujourd'hui?

— Il est vrai, signor; mais la destination de l'armée est changée; ce qui a amené un jour de retard, dont j'ai profité pour demander à Sa Majesté quelques heures, afin de venir vous renouveler mes adieux, ainsi qu'à ma belle fiancée.

— Et nous vous en remercions tous les deux, Ferdinando. »

Ludovica ne dit rien, mais elle leva sur le jeune officier un regard de reconnaissance.

Ils parlèrent alors de la Cour, de leurs amis, de la prochaine campagne, du temps qu'elle pourrait durer.

« Penserez-vous quelquefois à celui qui vous aime plus que sa vie, signora? demanda timidement Eboli à la jeune fille.

— En doutez-vous? répondit-elle vivement, oh! ce serait mal!

— Hélas! c'est que j'ai bien besoin de cette certitude pour supporter les ennuis de l'absence. Nous serons peut-être séparés bien longtemps, chère Ludovica; permettez-moi de vous offrir cet anneau, qui vous rappellera que nos destinées sont liées à jamais. » Ludovica regarda son père; et, sur un signe du marquis, elle tendit au jeune officier un main charmante, au doigt de laquelle il passa un simple anneau d'or où brillait une émeraude.

« Il me vient de ma mère, dit-il avec émotion; puisse-t-elle nous bénir tous les deux du haut du ciel! Et maintenant: adieu, chère Ludovica; adieu, mon père!

— Vous nous quittez déjà? mon fils, lui dit avec bonté le marquis.

— Il le faut, signor: Sa Majesté m'a fait promettre d'être de retour avant la nuit; et voyez, ajouta-t-il en allant à une fenêtre

qu'il ouvrit, le soleil est prêt à disparaître de l'horizon.

— Eh bien ! allez, mon ami, et revenez avec un nom que pare la gloire... Vous savez quelle récompense vous attend.

— Je vais m'efforcer de m'en rendre digne ! s'écria le jeune homme avec feu.

— Bien, mon ami ; n'oubliez pas que vous avez en moi un père.

— Comment pourrais-je l'oublier, siignor ? n'est-ce pas à vous que je dois toutes mes espérances de gloire et de bonheur ?

— Votre père était mon meilleur ami, Ferdinando ; je dois le remplacer auprès de vous. Cette lettre, qu'il m'a écrite à son lit de mort, est sacrée pour moi ; il me priaît de vous présenter au nouveau souverain, je l'ai fait ; le roi vous aime, et vous avez devant vous un brillant avenir : mais, sachez-le bien, mon jeune ami, en vous donnant ma fille, je n'ai cédé qu'à l'entraînement que j'ai, dès l'abord, éprouvé pour vous, et qui seul a pu me décider à vous confier ce que j'ai de plus cher au monde : car vous la rendrez heureuse, n'est-ce pas ?

— Oh ! je le jure devant Dieu ! s'écria Eboli. » Puis, s'agenouillant et prenant une des mains de la jeune fille dans les siennes :

« Adieu ! chère Ludovica, ajouta-t-il en déposant un baiser respectueux sur cette main qu'on lui abandonnait.

— Adieu, Ferdinando... je prierai Dieu pour vous, murmura-t-elle en se détournant pour essuyer ses larmes ; car elle pensait aux dangers qu'il allait courir.

— C'est assez s'attendrir, s'écria brusquement le marquis, pour cacher l'émotion que lui causait cette scène. Partez, mon fils ; il ne faut pas que Sa Majesté puisse vous reprocher d'avoir méconnu ses ordres. »

Eboli, incapable de prononcer une parole, s'arracha par un violent effort d'auprès de sa fiancée, et serrant avec force la main du marquis, il sortit précipitamment

du salon ; son cheval, qu'un domestique tenait par la bride, l'attendait à la grille ; le jeune officier le monta et s'éloigna lentement, se retournant à chaque pas pour apercevoir encore Ludovica, qui, debout sur le balcon, le regardait, appuyée au bras de son père. Il se retourna une dernière fois, et, inclinant son épée en dernier signe d'adieu, il descendit rapidement la montagne.

Le soir de ce même jour, Ludovica, s'étant retirée de bonne heure dans son appartement, après avoir renvoyé ses femmes, ouvrit la porte vitrée d'un petit cabinet qui se trouvait à côté de sa chambre, et s'assit sur le balcon. Ce balcon, situé à l'extrémité d'un pavillon isolé, dominait d'un côté un sentier presque à pic, pratiqué seulement par les chevriers, et de l'autre donnait sur un profond ravin, au fond duquel mugissait un torrent écumeux, caché par un bouquet de sombres mélèzes, dont les plus hautes branches s'élevaient au-dessus du balcon.

La nuit était calme et sereine : des milliers d'étoiles tremblaient au ciel, cette voûte d'un temple dont le dôme est l'immensité. Le front appuyé sur sa main, la jeune fille s'abandonnait à ses pensées ; agitée tour à tour par la crainte et par l'espérance, son imagination la transportait auprès de son noble fiancé ; elle le suivait à travers les périls et les hasards de la guerre ; puis, elle arrivait à ce jour bienheureux du retour, à ce jour qui devait unir leurs destinées. Un faible bruissement vint tout à coup frapper son oreille : était-ce le vent entre les arbres?... mais elle ne sentait aucun souffle courir sur son front ; la voile qu'elle avait jeté sur sa tête n'était pas même agité. La jeune fille prêta l'oreille : le même bruissement se fit entendre, mais cette fois tout à côté d'elle : au même instant, les plus hautes branches d'un mélèze s'entr'ouvrirent doucement, et, à la faible lueur des étoiles, elle put distinguer une figure d'homme. Ludovica

tressaillit, tout son sang reflua vers son cœur; elle fuyait, quand un voix bien connue disant: « Ne craignez rien, signora, » la fit revenir. C'était Eboli! « Au nom du ciel, Ferdinando, s'écria-t-elle avec effroi en le voyant prêt à s'élançer sur le balcon, il y a là-dessous un abîme!... » Mais le jeune homme était déjà à côté d'elle, et mettant un genou en terre :

« Pardonnez-moi, chère Ludovica, lui dit-il d'une voix suppliante; mais je n'ai pu retourner à Naples sans vous revoir une dernière fois. Depuis que je vous ai quittée, j'erre comme une ombre autour de votre demeure; mon absence sera peut-être si longue!... M'en voulez-vous? »

Pour toute réponse, Ludovica lui tendit la main.

Ils s'assirent sur le balcon, et restèrent longtemps silencieux. Tous deux songeaient sans doute aux douleurs de cette longue absence; puis, en face de ce beau ciel qui semblait les écouter, ils renouvelèrent le serment de s'aimer toujours.

« Donnez-moi de vos cheveux, Ludovica! » dit le jeune homme avec l'accent de la prière.

Et, tirant son poignard, il coupa rapidement l'une des boucles soyeuses qui descendaient autour du cou de la jeune fille : au même instant, quelques gouttes de sang tombèrent sur le bras nu de Ludovica effrayée.

« Ce sera un souvenir de cette belle soirée, » dit Eboli; il lui montrait en riant une légère égratignure que la pointe du poignard avait imprimée sur sa main gauche. La jeune fille détacha en rougissant le ruban bleu qui entourait sa taille, et le noua sur la blessure de son fiancé.

« Merci! oh! merci! s'écria-t-il en plaçant sur son cœur la boucle de cheveux : ce sera un bouclier qui me défendra contre les coups des ennemis. Chère Ludovica, n'oubliez pas le pauvre absent!... »

Il lui serra une dernière fois la main,

franchit d'un bond le ravin, et reprit le sentier escarpé. Ludovica, penchée sur le balcon, palpitante de terreur, écoutait attentivement le bruit des pas qui allait s'affaiblissant, et bientôt le refrain d'une chanson des montagnes vint lui apprendre que le jeune officier était en sûreté sur la route de Naples.

Ludovica, lorsqu'elle fut de sang-froid, n'approuva pas la conduite d'Eboli en cette circonstance, aussi elle se garda bien d'en parler à son père, dans la crainte de nuire à son fiancé.

De retour au camp, le jeune officier fut chargé par le roi d'une mission qui demandait à la fois le courage et la prudence. Il s'agissait de traverser, sans être reconnu, un pays occupé par les troupes autrichiennes, d'arriver jusqu'à une petite ville appartenant aux Français, d'y remettre ses dépêches, et d'être de retour au camp le lendemain matin. Le roi avait confié lui-même à Ferdinando les dépêches et le mot d'ordre.

La nuit était déjà venue, quand, monté sur son cheval favori, il marchait à travers les champs et les vignes, évitant avec soin la grande route. Doucement bercé par ses rêves de gloire et de bonheur, il s'abandonnait machinalement à l'instinct de son coursier, lorsque des voix lointaines parvinrent jusqu'à lui : elles se rapprochèrent peu à peu, et bientôt il put reconnaître l'accent germanique. Eboli n'hésita pas : il attacha son cheval à un arbre, et longeant avec précaution, en s'aidant des mains et des genoux, une haie fleurie, il espéra échapper ainsi à l'ennemi. Après quelque temps de cette marche pénible, il arriva sur les bords d'une petite rivière, qui formait la limite des possessions autrichiennes. Ses dépêches d'une main, il s'apprêtait de l'autre à ôter son habit pour traverser la rivière, quand, d'une touffe épaisse d'oseraies, qui les avait cachés jusqu'alors, deux hommes s'élançent sur lui, et avant qu'il ait pu faire un seul mouvement pour

sa défense, il se trouva lié, bâillonné, les yeux bandés, et déposé au fond d'un petit bateau que deux rames vigoureuses poussèrent rapidement sur le cours de la rivière.

Après le premier moment de stupeur, causé par une si brusque aventure, vinrent les réflexions. Était-il au pouvoir de bandits ou prisonnier des Autrichiens ? Cette dernière conjecture était la plus probable. Mais avant qu'il ait eu le temps de s'y appesantir, le bateau s'arrêta. Il fut transporté dans une maison, ce qu'il jugea au changement de la température, puis en quelques minutes et toujours en silence, on lui enleva ses dépêches, on le dépouilla de ses habits, des bagues qu'il portait aux doigts ; on le revêtit d'autres vêtements, et bientôt le bruit de deux rames, qui fendaient l'eau, vint lui apprendre que ses ravisseurs s'éloignaient.

Il resta plusieurs heures en proie au désespoir, à la rage, en songeant à sa mission manquée, en voyant s'écouler dans une inaction forcée le temps où il aurait pu remédier, autant que possible, à l'enlèvement de ses dépêches. La nuit se passa ainsi ; bientôt il sentit les premiers rayons du soleil sur ses membres engourdis ; à ses tortures morales vint se joindre une torture plus impérieuse : la faim, souffrance qu'il ne voulait pas s'avouer d'abord, mais qui devint, en dépit de lui-même, la sensation prédominante. Le jour s'écoula, la nuit revint, et avec elle augmentèrent les angoisses du jeune officier. Ses membres étaient douloureusement engourdis ; il sentait son front baigné d'une sueur froide. Allait-il donc mourir de faim ?... Au même instant, les éclats d'une voix jeune et fraîche parvinrent à son oreille attentive ; il entendit entrer dans la chambre ; on coupa ses liens, on détacha son bâillon, son bandeau... un peu d'eau qu'on lui fit avaler acheva de lui rendre l'usage complet de ses sens ; il regarda alors autour de lui, et se vit dans une pauvre cabane, auprès d'une jeune paysanne et d'un petit pâtre

d'environ dix ans. Eboli essaya de tirer d'eux, sur ceux qui l'avaient déposé en ce lieu, quelques éclaircissements ; mais ni l'un ni l'autre n'avait rien vu, et n'était venu là que par hasard. Ses libérateurs lui offrirent du lait et du pain bis, qu'il accepta de grand cœur ; et il allait quitter la cabane, incertain s'il poursuivrait ses ravisseurs, ou s'il reviendrait sur ses pas, lorsqu'un coup d'œil, jeté sur les misérables vêtements qui avaient remplacé son brillant uniforme, le décida à retourner sur-le-champ auprès du roi pour l'informer de son aventure.

Bien que ses membres fussent brisés par les étreintes des liens qui les avaient retenus si longtemps, il marcha résolument toute la nuit, et arriva au camp vers trois heures du matin. La sentinelle cria : « Qui vive ! » Il dit le mot d'ordre, et se vit arrêter comme espion par les soldats du poste, qui le conduisirent à leur chef. Il se nomma alors, et demanda à être mené devant le roi ; mais l'officier répondit d'un ton sévère que le comte Eboli était de retour de sa mission, dont il avait rendu au roi un compte fidèle. Ferdinando insista avec force, disant que quelque imposteur avait sans doute pris son nom. Au même instant, plusieurs de ses amis arrivèrent ; il leur raconta son aventure : ce récit parvint de bouche en bouche jusqu'aux oreilles du roi. Murat trouva l'histoire si étrange, qu'il ordonna que ce jeune homme lui fût amené, et manda aussi le comte Eboli. Ferdinando entra dans la tente royale, lorsque ses yeux, tombant sur une glace, il recula de surprise en y voyant son image fidèlement répétée. Son visage décoloré, ses cheveux en désordre, ses vêtements déchirés et couverts de poussière, le rendaient si différent de ce qu'il était, qu'il se demanda avec crainte si vraiment on pourrait le reconnaître. Mais que devint-il, lorsqu'il vit entrer, revêtu de son uniforme, un officier de son âge, de sa taille ?... C'était le même maïtien, le même air, les

mêmes traits ; il parla : sa voix n'était que l'écho de la voix d'Eboli. Quand on eut expliqué au faux comte ce dont il s'agissait, il dit, se tournant vers Ferdinando stupéfait :

« Vous m'honorez en vérité beaucoup, signor, de vouloir bien me choisir pour votre personnification : il est malheureusement en moi deux ou trois choses que j'aime si fort, que vous m'excuserez si je refuse l'échange. »

Ferdinando allait répliquer ; mais le faux comte se redressant avec hauteur, et se tournant vers le roi :

« Votre Majesté veut-elle décider entre nous ? demanda-t-il. Je ne puis en conscience prendre au sérieux ce que dit cet homme. »

Irrité de tant d'impudence, Ferdinando s'avança vers son Sosie, et demanda à faire décider par les armes lequel était le vrai comte Eboli.

« Je suis désolé, mon garçon, de vous refuser cette épreuve, répondit le faux comte avec ironie : mais, je vous le demande, messieurs, ajoutez-il en se tournant vers les officiers présents, puis-je compromettre l'honneur de mon grade avec ce misérable vagabond ? »

Alors le roi, ne conservant plus aucun doute, dit d'un ton sévère à l'infortuné Ferdinando :

« Estimez-vous heureux si je ne vous fais pas fusiller comme espion. Vous allez être conduit hors du camp, sous bonne escorte ; et n'oubliez pas que la punition la plus rigoureuse vous attend, si vous osez jamais réparer et soutenir votre imposture. »

La rage, la honte, la douleur agitaient le cœur de Ferdinando. Il se voyait, en quelques minutes, déchu de son nom, de son rang ; les mots insultants de l'imposteur, les menaces dégradantes de son souverain, retentissaient sans cesse à son oreille. Mais bientôt l'espérance et le courage revinrent dans son cœur. Il résolut de retourner à la

villa Spina pour obtenir du marquis que, par son influence, il fit reconnaître l'identité de son gendre futur. Ferdinando était absolument sans argent, et n'avait dans le voisinage ni parents ni amis qui pussent venir à son aide. Il suivit la route la plus directe, évitant les habitations, ne se reposant que pour demander quelque nourriture aux raisins et aux fruits sauvages, que lui fournit abondamment le sol fécond de l'Italie, et il arriva enfin à la villa Spina.

Ce fut avec difficulté qu'il obtint des domestiques d'être admis en présence du marquis. Celui-ci le reçut d'un air étonné, ne reconnaissant pas dans cet homme aux vêtements misérables le brillant comte Eboli. Frappé néanmoins du son de sa voix, il le fit passer dans son cabinet, attendant avec impatience une explication. Ferdinando finissait à peine le récit de son étrange aventure, lorsque des pas de chevaux se firent entendre ; la cloche extérieure retentit, et presque aussitôt un domestique, ouvrant la porte à deux battants, annonça : « Le comte Eboli. »

Le faux comte s'inclina gracieusement devant le marquis ; et se retournant ensuite vers Ferdinando : « Vous, ici ! » s'écria-t-il avec un regard plein de surprise et de dédain.

Ferdinando se redressa fièrement. En dépit de sa fatigue, de sa pâleur, de ses vêtements en lambeaux, il y avait tant de dignité dans son maintien, que le marquis, le regardant fixement, reconnut vraiment en lui le fils de son ancien ami. Mais regardant aussitôt celui qui se disait le comte Eboli, il aperçut la même expression sur son visage.

« Je ne m'attendais pas, dit le faux comte, qu'après les menaces du roi, ce misérable oserait continuer encore cette comédie. Il est pourtant assez étrange que je sois obligé de prouver que je suis moi-même... » Et voyant l'anxiété du marquis redoubler, il partit d'un éclat de rire, auquel le malheureux Ferdinando ne répon-

dit que par un regard d'indignation. « J'ai obtenu un congé, dit enfin le faux comte reprenant son sérieux, et j'en profite pour venir visiter mon futur beau-père et ma belle fiancée, après avoir passé quelques heures à Naples, dans mon palais.

— Quoi ! s'écria Ferdinando incapable de se contenir davantage : non content de prendre mon nom, as-tu bien osé usurper ma place dans la maison de mon père?... »

Un déluge de larmes interrompit le jeune homme, qui cacha sa tête dans ses mains.

« Par le Dieu éternel et par sa croix sainte ! s'écria le faux comte se redressant avec orgueil : je jure que ce palais est le palais de mon père ! »

« Et la terre ne s'ouvre pas pour engloutir le parjure ! s'écria Ferdinando, stupéfait de tant d'audace. »

Le marquis les considérait tour à tour, et son incertitude s'en augmentait. Cependant, malgré l'apparence misérable de Ferdinando, quelque chose en lui semblait plaider en sa faveur.

« Le doute n'est pas tolérable, dit-il enfin. Je vais envoyer chercher ma fille ; sa décision sera la mienne. On peut s'en rapporter à la subtile pénétration d'une femme, et surtout d'une femme qui aime. » Et sonnait aussitôt, il donna ses ordres au domestique.

Le même sourire, celui du triomphe, vint illuminer la physionomie de chacun des deux jeunes gens. L'incertitude du marquis redoublait toujours.

Ludovica avait appris l'arrivée du comte Eboli ; elle entra resplendissante de joie, de bonheur, et s'avançait déjà vers celui qui portait l'uniforme d'officier, quand la voix bien connue de Ferdinando ayant prononcé son nom, elle se retourna, muette de surprise, à cette double apparition de son fiancé. Le marquis lui expliqua en peu de mots ce mystère, la pria de décider lequel des deux jeunes gens était le comte Eboli.

« Signora, dit Ferdinando d'une voix

émue, ne me dédaignez pas, parce que je parais devant vous dans cet état de disgrâce et de misère. Votre amour va me rendre l'honneur et la prospérité.

— Je ne sais pas par quels moyens je le pourrai, répondit en souriant la belle jeune fille : mais, sûrement, vous êtes le comte Eboli.

— Ludovica, dit le faux comte, ne vous laissez pas abuser par ce misérable aventurier : je puis d'un seul mot vous prouver que c'est moi qui suis Eboli.

— Ludovica, reprit Ferdinando d'une voix grave et solennelle, c'est moi qui ai placé la bague des fiançailles à votre doigt : devant Dieu et votre père, votre foi m'a été donnée : ne vous en souvenez-vous plus ? »

Le faux comte ne dit rien ; mais s'approchant rapidement de la jeune fille, et mettant un genou en terre, il tira de son sein un ruban bleu, soutenant un petit médaillon qui renfermait une boucle de cheveux noirs.

« Reconnaissez-vous ceci ? » lui demanda-t-il à voix basse, en levant sur elle un regard passionné.

Les joues de Ludovica se couvrirent de rougeur. Elle se retourna vers son père, et dit, en désignant le faux comte toujours à genoux :

« Celui-ci est Ferdinando. »

Les protestations du malheureux Eboli furent vaines. Le marquis voulait le faire jeter en prison ; à la prière du faux comte, on le fit seulement chasser avec ignominie du château. La rage d'un lion nouvellement enchaîné est moins violente que celle qui soulevait le cœur de Ferdinando. Une idée pourtant dominait toutes les autres : reprendre possession du palais de son père.

Il se dirigea vers Naples, arriva avant la nuit, fut reconnu et salué par ses domestiques étonnés de son prompt retour, et surtout de son changement de costume.

Le premier soin d'Eboli fut d'aller prendre dans un cabinet, dont lui seul avait la clef, le portrait de son père, miniature

entourée de diamants, et s'agenouillant devant cette image, il invoqua la bénédiction paternelle; puis, ayant réparé par un repas servi à la hâte ses forces épuisées, il se coucha, songeant avec délices, qu'après tant de fatigues et de misères, il allait enfin passer une nuit tranquille et douce sous le toit paternel.... Mais, vers minuit, le marteau de la porte extérieure du palais retentit à coups pressés, et Ferdinando vit entrer son Sosie, suivi du marquis de Spina. Non content de le traiter d'imposeur, on l'accusa de vol. Le riche portrait de son père, trouvé sur lui, sembla à tous une preuve irrécusable. Il fut mis entre les mains de la justice, jeté dans un cachot; comparut devant un tribunal, fut déclaré coupable, et condamné aux galères à perpétuité.

Vers le soir du jour où il devait quitter Naples pour aller, avec ses compagnons de misère, travailler aux routes de la Calabre, les portes de son cachot s'ouvrirent: il vit entrer le faux comte. Immobile et silencieux, l'imposteur le regardait avec un mélange de joie triomphante et de douce pitié. Ferdinando restait froid et digne. Il n'était pas sans doute résigné à son sort; mais il eût rougi de laisser deviner son désespoir à celui qui en était l'auteur. Cependant un combat se passait évidemment dans le cœur du faussaire. Il se détourna, cherchant à retrouver l'assurance qui l'avait jusqu'alors soutenu dans sa coupable entreprise. Ce fut Ferdinando qui rompit le premier le silence:

« Que veut à sa victime le criminel triomphant? demanda-t-il avec calme.

— Le ciel connaît la vérité et a protégé ma cause; mais terminons une discussion inutile. Un sentiment de compassion me conduit ici. Je souffre de voir celui qu'on a pu prendre pour moi-même réduit à un état si misérable. Prenez cet or, il vous ouvrira les portes de cette prison. Une seule condition, facile à remplir, et vous êtes libre.

— Cette condition, quelle est-elle?

— Signez ce papier. »

La main du faux comte trembla, en tendant au prisonnier un écrit par lequel celui-ci confessait son imposture. L'indignation de Ferdinando ne se traduisit que par un regard de fierté. Sans dire un mot, il déchira l'écrit, et en rejeta les morceaux.

« Eh bien! s'écria le faux comte avec rage, si c'est dans l'espoir d'épouser la belle Ludovica que vous résistez, apprenez que nous sommes mariés devant Dieu. »

Ferdinando pâlit, porta la main à son cœur; puis, par un effort de volonté, surmontant sa douleur, il croisa ses bras sur sa poitrine, et regarda fixement l'imposteur.

Celui-ci ne put soutenir le regard pénétrant de l'innocence; il se troubla, baissa les yeux, et gagna à reculons la porte du cachot.

« Adieu donc! cria-t-il en sortant; je vous abandonne à votre destin; mais rappelez-vous que je suis venu vous offrir la liberté. »

La porte de la prison se referma sur le malheureux Ferdinando; il n'avait plus d'espérance en ce monde, il s'agenouilla sur la paille humide, et cachant sa tête dans ses deux mains, il pleura et pria.

Le lendemain, une bande de forçats quittait Naples pour se diriger vers les plaines de la Calabre. Parmi eux se trouvait le comte Eboli.

Ludovica n'avait pas épousé le faux comte; mais le jour de leur mariage était fixé, lorsque la mort inattendue du marquis de Spina vint en retarder la célébration. L'orpheline, pour passer le temps de son deuil, se retira auprès d'une vieille tante, dans un château appartenant à sa famille. En vain le faux Eboli employa-t-il tous les moyens qu'il crut propres à changer cette résolution: Ludovica resta inébranlable. Cependant elle lui permit de la venir voir souvent.

Jusqu'à présent le faux comte avait été si habile, que rien n'eût pu faire soupçonner à la jeune fille de quelle trahison elle et son fiancé étaient victimes. Cependant, peu à peu, et sous les prétextes les plus naturels, il était parvenu à substituer aux domestiques de Ludovica des créatures à lui, qui avaient ordre de surveiller les moindres démarches de l'orpheline; en sorte qu'elle se trouva bientôt et sans s'en rendre compte, prisonnière dans son propre château. Habitée, comme toutes les Italiennes, à une grande liberté, cette sorte d'inquisition lui parut odieuse: le premier doute se glissa dans son cœur; pour l'éclaircir, quelques questions relatives au passé lui suffirent. Le faux comte, nullement préparé à cette brusque attaque, se troubla, rougit, halbutia; leurs yeux se rencontrèrent: il lut dans ceux de la jeune fille que son imposture était découverte; mais Ludovica ne lut dans ceux du faussaire qu'une joie triomphante et cruelle, qui donnait à ses traits nobles et réguliers une expression si différente de celle qu'ils avaient eue jusqu'alors, que la jeune fille en demeura atterrée: « Comment, pensa-t-elle avec une surprise douloureuse, ai-je pu prendre cet homme pour mon pauvre Ferdinando! »

Elle n'avait ni aide ni conseil à attendre de sa vieille tante: sa résolution fut bientôt prise. Elle partira pour Naples, se jettera aux pieds du roi, lui racontera cette étrange histoire, et obtiendra la réhabilitation du véritable Eboli. Mais quand elle voulut donner des ordres pour son départ, on lui répondit qu'elle ne pouvait même sortir de sa chambre: elle était prisonnière. Son courage pourtant ne l'abandonna pas. Quelques minutes auparavant, ce n'était qu'une enfant craintive, maintenant l'indignation lui prêtait une assurance que ne lui eussent pas donnée dix années de plus. Elle manda son geôlier.

Le faux comte ne se fit pas attendre. Cette entrevue lui semblait d'un favorable

augure: il arrivait plein d'espérance; mais lisant d'abord dans le regard de Ludovica la résolution de n'être jamais à lui, il sentit la rage entrer dans son cœur.

« Vous m'avez fait demander, signora? lui dit-il d'une voix tremblante d'émotion? »

— Oui, répondit-elle, d'un ton calme et assuré; je voulais savoir si c'est par vos ordres que je suis prisonnière chez moi.

— Signora, dit-il en hésitant... la jalousie n'est-elle pas excusable... quand on aime...

— Cessez d'employer avec moi un mensonge auquel je ne crois plus, répondit-elle indignée: vous êtes l'imposteur, et le véritable Eboli est votre victime... »

Elle ne put achever, et cacha, en pleurant, sa figure dans ses mains.

« Eh bien! oui, s'écria tout à coup le faux comte en se redressant, je vous ai trompée: aussi bien le rôle que je joue me pèse; il faut que je jette le masque. Oui, le véritable Eboli est celui que vous avez repoussé; mais le nom que j'ai pris, est aussi le nom de mon père: je suis le frère aîné de Ferdinando.

— Vous! s'écria la jeune fille étonnée.

— Oui, signora; seulement, à lui le nom, les honneurs, la fortune; à moi l'abandon, la pauvreté, le mépris!... Mattea, ma mère, fut aimée du feu comte Eboli: il devait l'épouser; mais l'ambition, plus forte que ses serments, lui fit choisir une alliance dont il eut un autre fils; il oublia Mattea et son enfant. Ma mère était Corse, née d'une famille où l'on ne pardonne pas. J'ai sucé avec son lait le ressentiment de son injure, et surtout sa haine pour cet enfant qui venait usurper ma place; car j'étais l'aîné: le nom, le titre de mon père me revenaient de droit, et je les voyais passer impunément à un autre! il jouissait de tous les honneurs, tandis que j'étais inconnu! Ma mère exaltait encore en moi ces sentiments de jalousie et de vengeance. Se sentant mourir, elle me confia ses

projets. Une ressemblance merveilleuse entre mon frère et moi les servit à merveille : ma persévérance a fait le reste. Pendant quatre ans, j'ai suivi Ferdinando comme son ombre, imitant sa démarche, modelant ma voix sur la sienne, m'initiant à tous ses secrets. Ce que j'ai enduré pendant ces quatre années de misères ne saurait se comprendre. Obligé de prendre tour à tour mille déguisements pour cacher ma ressemblance avec mon frère, mon seul plaisir était d'errer la nuit autour de ce palais, dont l'entrée m'était interdite, mais dont j'espérais bientôt voir les portes s'ouvrir devant moi. Quand Ferdinando est venu vous faire ses adieux, signora, je l'ai suivi sous le déguisement d'un vieux pèlerin ; je l'ai rejoint à Naples ; de là, aidé de deux déserteurs autrichiens que j'avais pris à ma solde, je l'ai suivi pas à pas dans cette nuit mémorable où j'ai accompli sur lui mes projets... J'ai bien souffert ! mais aussi, quelle joie délirante j'ai ressentie, lorsque, devant notre souverain, je me suis vu, moi, le noble ! lui, le dégradé !

« Maintenant, vous savez tout, signora. Je vous ai trompée, il est vrai ; mais je vous ai aimée dès la première fois que Ferdinando vous fut présenté ; ce jour, caché sous la livrée d'un de ses valets, je m'enivrais de vos regards, de vos paroles ; seulement, ces regards, ces paroles s'adressaient à un autre ! vous ne soupçonnez même pas mon existence... »

Il se leva, marcha à grands pas dans la chambre, la tête baissée, le front sombre. Puis, il reprit avec exaltation :

« Et ne suis-je pas le fils aimé du comte Eboli ? votre fiancé, après tout ? N'est-ce pas à moi que vous avez engagé votre foi devant Dieu ? N'est-ce pas à moi que vous avez avoué votre amour sur le balcon de la villa Spina ?... Ludovica ! repousserez-vous aujourd'hui celui que vous avez vu à vos pieds, celui à qui vous avez donné une bourse de vos cheveux ? »

Il s'approcha de la jeune fille, et

voulut s'emparer d'une de ses mains.

« Laissez moi ! s'écria-elle en le repoussant avec indignation ; celui que j'aime est Ferdinando. Qu'importe qu'une ressemblance m'ait abusée ? Je n'aurai jamais d'autre époux que celui qui fut choisi par mon père.

— Ludovica ! Ludovica ! ne me rejetez pas ; oh ! vous ne savez pas ce que peut le désespoir !

— Laissez-moi ! répondit-elle ; votre vue me fait horreur !

— Oh ! vous m'aimerez pourtant, il le faut ! s'écria-t-il d'une voix brève et sourde. Ludovica, vous serez ma femme !

— Jamais ! s'écria-t-elle avec énergie.

— Insensée ! vous oubliez que vous êtes en mon pouvoir. Tous les gens qui vous entourent sont à moi ; vous voyez bien que vous ne pouvez m'échapper. Cette nuit même un prêtre nous unira.

— Plûtôt mourir !

— Bien, signora ! j'aime les femmes de votre caractère. Mais je le jure par les mânes irrités de ma mère : vous serez ma femme. »

Le regard qui accompagna ces paroles glaça de terreur l'orpheline. Le fils de Mattéa sortit et la laissa anéantie. Toutes ses pensées se reportèrent alors vers celui qu'elle avait pu méconnaître, vers son noble et malheureux fiancé : « C'est de ma faute, disait-elle avec désespoir. O Ferdinando ! pardonnez-moi ! c'est de ma faute. Si, au lieu d'approuver la visite que cet imposteur m'a faite sur le balcon, je m'étais retirée sans vouloir l'entendre, ainsi que toute fille prudente devait faire en pareil cas, ce faux comte n'aurait pas eu de preuves à m'opposer contre vous ! Depuis quelques jours, ajouta-t-elle, le bruit a couru que plusieurs des forçats transportés en Calabre se sont échappés... Ferdinando est-il du nombre ? comment le savoir ? comment surtout parvenir jusqu'au roi, pour lui demander justice ?... » Ludovica forma un projet qui fut bientôt arrêté... la difficulté

était de l'exécuter sans être découverte.

Quand tout le monde fut couché dans le château, et que nul bruit ne troubla plus le silence des corridors, elle sortit doucement de sa chambre, cacha une lampe sous les plis de sa mante noire; traversa une longue galerie, au bout de laquelle se trouvait une petite porte, l'ouvrit avec précaution, et se trouva dans une haute et vaste pièce où étaient conservées les armes et les costumes des anciens habitants du château. La jeune fille se revêtit à la hâte des habits d'un page, prit une épée, la plaça sous son bras gauche; de sa main droite, elle tenait une cassette qui renfermait ses bijoux et un peu d'or. Ayant éteint sa lampe, elle descendit à tâtons un escalier dérobé, donnant dans la chapelle éclairée par une lampe suspendue nuit et jour devant l'image de la Vierge. Ludovica déposa sur les dalles sa toque, son épée, s'agenouilla avec ferveur, pria la sainte madone de la protéger; puis, le cœur plein d'espérance elle se releva; alla prendre une clef sous un des vases de l'autel, ouvrit une porte cachée derrière l'une des colonnes du chœur, et se trouva dans la campagne.

Au tour d'elle s'élevaient les crêtes menaçantes des Apennins; sur sa tête, un ciel sombre et chargé de nuages; le vent âpre et froid de décembre sifflait lugubrement. Sans s'abandonner aux terreurs que pouvait lui causer son effrayante solitude, Ludovica marcha courageusement devant elle, et commença à monter les sentiers pierreux qui couraient sur le flanc de l'une des montagnes. Elle erra ainsi toute la nuit, s'accrochant aux buissons pour gravir les endroits les plus escarpés; mais aux premiers rayons du jour, ses chaussures étaient en lambeaux, ses pieds déchirés par les ronces. Elle se trouvait dans une gorge étroite et profonde, au milieu de la partie la plus sauvage des Apennins. Les histoires de brigands dont on avait bercé son enfance lui revinrent alors en

mémoire: elle eut peur. Cependant, reprenant courage, elle but quelques gouttes de l'eau d'une source limpide, et continua sa route; mais vers midi se sentant épuisée, elle entr'ouvrait les branches d'un buisson pour y déposer sa cassette et se reposer, lorsque, dans le rocher qui se trouvait derrière, elle aperçut une ouverture, s'y glissa, et se trouva dans une spacieuse caverne, qu'une large crevasse éclairait par en haut. Des raisins, du pain bis et un flacon de vin étaient posés sur un fragment de roc, placé au milieu. La jeune fille regarda craintivement autour d'elle; ne voyant personne, elle s'assit auprès de cette table rustique; et, appuyant sa tête sur sa main, s'abandonna à des souvenirs qui faisaient couler silencieusement ses larmes le long de ses joues pâlies. Ainsi pensive et seule, avec son élégant costume, sa toque ornée d'une plume blanche, posée à terre sur son épée, ses cheveux noirs retombant en désordre sur son cou, au milieu de cette sombre caverne, Ludovica formait un tableau qu'un peintre ou un poète eût choisi. Combien de temps elle resta ainsi rêvant à son père, à ses malheurs et à ceux du pauvre Eboli, nous ne saurions le dire: un léger bruit qu'elle crut entendre à l'entrée de la caverne vint l'arracher à ses préoccupations. Elle tourna la tête avec effroi, et poussa un cri de surprise....

Sous les habits d'un brigand calabrois, elle venait de reconnaître Ferdinando!

Les sentiments divers qui, depuis la veille, bouleversaient tout son être, l'émotion, la joie de ce moment anéantirent ses forces; elle voulut s'élaner au-devant du comte, pâlit, chancela, et tomba évanouie sur le sol.

Quand Ludovica reprit ses sens, elle vit auprès d'elle un homme d'une quarantaine d'années, aux traits rudes et basanés, au regard fier et sauvage. Par un mouvement instinctif, elle se rapprocha de son fiancé.

« Ne craignez rien, lui dit en souriant

le comte : c'est à lui que je dois de vous retrouver aujourd'hui. »

Ferdinando s'assit alors à côté d'elle. Que de choses ils avaient à se dire ! que d'événements depuis qu'ils s'étaient vus ! Ludovica lui raconta et la mort de son père, et la douleur qu'elle en avait ressentie ; puis ses soupçons sur le faux comte, si vite changés en certitude, et sa fuite.

Ce fut alors au tour de Ferdinando. Son histoire était courte. Peu de jours après l'arrivée des forçats en Calabre, son compagnon de chaîne, Fossombroni, chef de bandits redouté, lui avait communiqué un plan d'évasion. Le malheureux jeune homme était si découragé, qu'il refusa d'abord de s'y joindre ; mais le chef de brigands parvint à relever le courage abattu du comte, le décida à fuir ; et tous deux s'échappèrent après avoir limé les anneaux de leur chaîne. Ils se réfugièrent dans les montagnes sauvages de la Calabre, chassant le jour, et se retirant la nuit dans des cavernes connues d'eux seuls. Ce fut en revenant à l'une de ces retraites, qu'ils y avaient trouvé la pauvre fugitive. La beauté et les malheurs de Ludovica émurent le chef de brigands, qui promit aux deux jeunes gens de les protéger contre le faux comte, si jamais il venait à les découvrir. La jeune fille, trop faible encore pour se remettre en route, passa la nuit dans la caverne, dont Ferdinando et Fossombroni gardèrent l'entrée.

Le lendemain, comme ils allaient partir pour Naples, les brigands formant la troupe de Fossombroni amenèrent un voyageur, qui avait été surpris, au milieu de ses domestiques, comme il parcourait les montagnes : c'était le faux comte...

« Mon frère ! » s'écria Ferdinando en lui tendant les bras.

Le fils de Mattéa s'y précipita en pleurant. Ce mot de frère, prononcé par une voix émue, avait fondu toute la glace de son cœur.

« Me pardonneras-tu jamais ? murmura-

ra-t-il d'une voix brisée par les larmes, en étreignant son frère contre son cœur.

— J'ai tout oublié, » répondit Ferdinando.

Et les trois jeunes gens reprirent ensemble la route de Naples, escortés par les brigands et leur chef.

Peu de temps après, un brillant mariage était célébré dans la chapelle de la villa Spina. La présence de Murat et de la gracieuse reine Caroline, sœur de l'empereur Napoléon, ajoutait à cette solennité l'éclat imposant de la pompe royale. Au dîner, qui suivit la célébration, les convives remarquaient avec étonnement, en face des jeunes époux, un homme dont le son de voix, la tournure, les traits étaient si parfaitement semblables à ceux du jeune comte Eboli, que, si ce n'eût été le ruban blanc noué à la boutonnière de celui-ci, personne n'eût pu distinguer lequel des deux était le marié. Ferdinando avait, par ses sollicitations, obtenu du roi que le fils aîné du comte Eboli portât le nom de son père, et fût réintégré dans tous les droits de sa naissance.

Bientôt 1814 arriva, et les deux frères, attachés à la personne du roi, le suivirent dans la désastreuse campagne de Russie. Au passage de la Bérésina, de sinistre mémoire, Ferdinando, renversé de cheval, tomba dans l'eau glacée... il périssait... le fils de Mattéa se jeta à la nage, prit son frère par un bras, le souleva jusqu'au rivage, et lui sauva la vie. Mais cet effort avait épuisé ses forces déjà affaiblies par une grave blessure... « Adieu, mon frère, dit-il à Ferdinando ; je te dois le nom, le titre de mon père, l'ombre de ma mère est satisfaite, et je meurs content ; puisse ma mort expier ma conduite envers toi ! Adieu... conserve tes jours pour celle qui t'aime... soyez heureux ! »

Ferdinando resta près de son frère jusqu'à ce qu'il eût pu lui rendre les devoirs de la sépulture ; puis, à travers mille dangers, il revint à Naples auprès de Ludo-

vica, et tous deux, réunis pour toujours, pensèrent bien souvent à leur frère qui n'était plus!

Cette histoire est vraie; elle se passait pendant les dernières années du règne éphémère de Murat, et fut racontée à l'auteur, à Naples même, par un parent du comte Eboli qui avait, comme lui, embrassé la cause française.

Imité de l'anglais.

M^{lle} NANCY THOMAS.

LA

Captivité du sire Guérin.

LÉGENDE ESPAGNOLE, TIRÉE DU CANCIONERO DE ROMANCES.

O Français! les fruits que vous avez cueillis à Roncevaux furent bien amers! Charlemagne y laissa son renom, y laissa ses douze pairs!

Le sire Guérin avait perdu la liberté; sept rois de la nation maure l'ayant fait prisonnier. Sept fois ils tirèrent au sort à qui l'aurait, et sept fois le sort l'adjugea à l'infant Martolez. Martolez, qui en faisait plus de cas que de l'Arabie et de ses châteaux, commença à lui parler de la manière suivante :

« Au nom d'Allah! Guérin, je t'en prie, fais-toi Maure, au nom d'Allah! fais-toi Maure, et je te donnerai tous les biens de ce monde que tu pourras désirer. Mes deux filles, je veux te les donner toutes les deux. L'une prendra soin de tes habits et de ta chaussure; l'autre sera ta femme, ta femme légitime, et t'apportera en dot l'Arabie et ses châteaux. Si tu désires davantage, ô Guérin, parle! et tu auras davantage. »

Le sire Guérin répondit... écoutez ce qu'il répondit :

« A Dieu et à la sainte Marie ne plaise

que Guérin renie, comme un vil mécréant, la foi de Jésus-Christ pour la foi de Mohammed! J'ai déjà en France une jeune fiancée, et, par ma foi, celle-là seule sera ma femme, et je n'en aurai point d'autre. »

Grande fut la colère de Martolez à ces paroles, grande fut sa colère. Furieux, il ordonna que l'on jetât Guérin au fond d'un cachot, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, afin qu'il en perdît l'habitude de monter à cheval; des menottes aux deux mains, afin qu'il en désapprît le maniement des armes; on le chargea de sept cents livres de fer, depuis les épaules jusqu'aux genoux; et, aux jours des trois fêtes de l'année, on le soumit à d'horribles tortures. Ces trois fêtes étaient: celle de Pâques, celle de la Noël, et celle de la Pentecôte.

Les jours venaient, les jours s'en allaient. Voici arriver la Saint-Jean, que Maures et chrétiens fêtaient avec beaucoup de solennité. En l'honneur de ce saint jour, les chrétiens jonchaient les rues de branches de feuilles vertes et de fleurs de souchet odorant; les Maures de myrte et les juifs de trasi.

Martolez, en belle humeur, fit armer une quintaine (1) si haute, si haute qu'elle touchait presque au ciel. Les Maures arrivèrent en grande parade, et commencèrent à tirer dessus; l'un après l'autre, chacun s'y essaya, mais pas un des coups n'atteignit à la moitié de la hauteur de la quintaine. Martolez, dépité, fit publier un ban portant défense aux enfants à la mamelle de prendre le sein de leur nourrice, et aux adultes de manger du pain, tant que la quintaine ne serait pas abattue.

De la prison où il était enfermé, sire Guérin entendit ce vacarme.

« Que le Dieu du ciel, et Marie sa sainte mère me soient en aide! s'écria-t-il, je crois qu'il y a une noce à la cour, ou qu'on fête les fiançailles d'une infante; à moins toute-

(1) Espèce de mannequin de bois, qui servait de but aux jouteurs.

fois que le jour ne soit venu auquel on a coutume de me mettre à la torture. »

Le géolier, qui par hasard se trouvait près de là, l'entendit.

« Il n'y a ni noce, ni fiançailles d'une infante à la cour ; ce n'est pas non plus l'un des jours auxquels on a coutume de te fouetter avec des verges ; mais la Saint-Jean est venue, la fête souveraine, pendant laquelle tout homme qui a de quoi manger, mange son pain dans la joie. Martolez, en signe de réjouissance, a fait armer une quintaine si haute, si haute qu'elle en touche au ciel. Les Maures sont là à tirer dessus à qui mieux mieux ; l'un après l'autre, chacun s'y essaye, mais pas un ne vient à bout de l'abattre. Martolez irrité a fait publier un ban portant défense à qui que ce soit de rompre le jeûne tant qu'elle sera debout. »

Alors sire Guérin dit... faites bien attention à ce qu'il dit :

« Si vous me donnez mon cheval, celui que je montais autrefois ; si vous me donnez mon armure, celle que je portais autrefois ; si vous me donnez ma lance, celle que je brandissais autrefois ; tant haute que soit la quintaine, j'ai confiance que je l'abattrai ; et si je ne le fais pas, que l'on me mette à mort. »

Le géolier, qui avait prêté l'oreille à ces paroles, y répondit :

« Depuis sept ans, depuis sept ans tu es prisonnier ici céans, où pas un, que je sache, n'aurait pu vivre seulement une année ; néanmoins, à t'entendre, tu te sens de force d'abattre la quintaine ? Guérin, je cours porter à l'infant cette nouvelle ; nous verrons ce qu'il en dira. »

Le géolier arriva près de l'infant :

« Je suis porteur d'une nouvelle, veuillez l'entendre. Ce prisonnier — vous savez lequel ? — ce prisonnier vient de me dire que si on lui donnait le cheval qu'il montait autrefois, l'armure qu'il portait autrefois, la lance qu'il brandissait autrefois, il se ferait fort de renverser la quintaine. »

Martolez aussitôt fit tirer le captif de prison. Curieux de voir comment il tiendrait les arçons, il envoya chercher le cheval du sire Guérin ; ce cheval, traité en bête de somme, traînait depuis sept ans la charrette ; on le conduisit à son maître, qui venait de revêtir ses armes toutes moisies et rongées par la rouille.

Cependant, Martolez qui le suivait de l'œil, ricanait, et le tournait en dérision.

« Voyons-le donc à l'œuvre, dit-il ; qu'il marche sur la quintaine et la renverse ! »

Le sire Guérin marche sur la quintaine ; d'un coup, rien que d'un coup, il la brise, et en envoie une bonne moitié rouler dans la poussière.

Alors les Maures de courir sus à Guérin, de lui courir sus en masse pour le mettre à mort ; mais Guérin, seul contre tous, s'escrima de taille et d'estoc, et ferraila si bel et si bien qu'au bout du compte il recouvra la liberté, retourna dans le pays de France où il était né, où sa fiancée, toujours fidèle, l'attendait, et dans ce bon pays, d'aussi loin qu'on le vit venir, chacun accourut pour lui faire honneur.

M. R.

Les Jeunes Françaises.

C'était le jour des prix, et les pensionnaires
Assises sur leurs bancs, aux places ordinaires,
S'agitaient devant nous comme de tendres fleurs
A la brise du soir qui mêle leurs couleurs;
Le ciel était serein ; or c'était un dimanche;
L'une d'elles, modeste, en simple robe blanche,
Chantait une romance auprès du clavecin;
De frais et doux accents s'échappaient de son sein.
Et lorsque revenait le grand nom de la France,
Je voyais tous ces fronts rayonner d'espérance,
Et les yeux se parler, et les mains se presser;
Et l'ange du pays en silence passer;
Et celle qui chantait, nouvelle Coryphée;
Semblait avoir la voix et la lyre d'Orphée,
Et je voyais de loin battre son jeune cœur,
Et son front de quinze ans se couvrir de rougeur.
Jeunes filles, merci ! merci, pour la patrie;
La France, grâce à vous, ne sera point flétrie;
Vous aurez un remède à sa blessure un jour,
Et ce baume divin, ce sera votre amour.
A nos jeunes Français vous passerez la flamme
De cet ardent foyer qui brûle dans votre âme,
Et, dans nos jours obscurs, immuable resta,
Comme le feu sacré du temple de Vesta.

ANTONI DESCHAMPS.

Revue des Théâtres.

Jeanne et Jeanneton, comédie-vaudeville en deux actes, par MM. Scribe et Varner.

Galuchet, ouvrier bijoutier, est veuf; sa femme, qui se nommait Jeanne, lui a laissé deux filles jumelles qu'il a nommées Jeanne et Jeanneton. Jeanne est le portrait de sa mère, Jeanneton est tout son caractère; c'est une *madame j'ordonne*. Toutes les deux sont charmantes; aussi Galuchet est-il bien fier et bien heureux, quand, le dimanche, en se promenant avec ses filles, il entend tous les compliments qui leur sont adressés sur leur jeune beauté, sur leur jolie tournure... Mais la gêne est dans le ménage de l'ouvrier, bien que lui et ses enfants travaillent sans relâche; c'est qu'un jour qu'il était un peu en ribotte, il a perdu un diamant de deux mille francs, que M. Coquebert, le riche joaillier, lui avait donné à monter. Depuis ce jour, Galuchet a été sobre, mais il lui a fallu payer ce diamant, sur lequel mille francs restent dus encore.

Un matin, Jeanneton, tout en s'occupant à régler les dépenses de la semaine, qui se trouvent de sept francs au-dessous des recettes, s'aperçoit, après une visite du fils de M. Coquebert, que Jeanne est triste, préoccupée. « Tu aimes M. Anatole, lui dit-elle. — O tais-toi! répond Jeanne effrayée. — Tu l'aimes, te dis je. — Eh bien, oui, il m'aime tant! et puis, ma sœur, il m'a juré qu'il m'épouserait. — C'est possible, mais son père consentira-t-il à ce mariage? — Je n'en sais rien. — Et tu penses encore à ce jeune homme, et tu l'écoutes, et tu ne lui dis pas: « Faites-moi le plaisir de ne plus revenir? » — Je le devrais... mais c'est qu'alors je ne le verrais plus! — Eh bien! — Et que j'en mourrais de chagrin. — Non, non, ma

sœur, on n'en meurt pas; on cache ses pleurs, on tâche de sourire. — A ces tourments que gagne-t-on, ma sœur? — On y gagne de se dire que l'on a fait son devoir, et cela donne du courage. — Oui, cela vaudrait mieux!... mais cela me coûterait trop. — Où serait le mérite si cela ne coûtait rien? — Ah! l'on voit bien que tu n'as jamais aimé, que tu n'aimes pas! — Allons donc! répond Jeanneton en haussant les épaules; mais moi, personne ne s'en aperçoit que je pense à quelqu'un. — Et quand l'as-tu vu pour la première fois? demande Jeanne avec intérêt — Le jour où j'ai mis ma robe de percale blanche qui m'allait si bien. Je marchais sur la pointe du pied, dans la crainte d'une éclaboussure, lorsque tout à coup: « Gare gare! » C'était une voiture élégante, deux laquais derrière... des chevaux magnifiques qui me couvrent de boue du haut en bas! Les passants riaient, et moi je pleurais; celui qui conduisait, le cocher, qui se trouvait être le maître, s'élança du siège, se confond en excuses, m'offre son bras, ses gens, sa voiture... Tu comprends que je refusai tout; mais le lendemain, mais tous les jours dès que je sortais... je ne sais comment il avait découvert notre adresse, il me suivait sans me rien dire. — Et tu le regardais? — Jamais! ce qui ne m'empêchait pas de voir qu'il avait à peine vingt ans et un air de bonté, de franchise... Un jour, toi et mon père vous étiez sortis; en rentrant, je trouve un grand carton renfermant des étoffes superbes, avec ces mots: « Pour la robe de mademoiselle Jeanneton. » Le lendemain, c'étaient des bracelets, une autre fois des boucles d'oreilles, un collier, ou bien un billet de mille francs... toujours pour Jeanneton. Ah! dame! il fallut bien se décider à parler, et ce jour-là même, comme il marchait près de moi dans la rue, je lui dis sèchement: « Je vous prie, monsieur, d'envoyer reprendre vos cadeaux... je n'en reçois point des gens que je ne connais pas. — Je suis le duc Oc-

tave de Blansac, me répondit-il; mon hôtel est près d'ici... je suis libre, maître de ma fortune, et depuis que je vous ai vue, mademoiselle Jeanneton, je vous aime... — Comment! dit Jeanne, ça ne te touchait pas? — Mon Dieu, si! et toute émue je lui dis: « Monsieur Octave, pouvez-vous m'épouser? » Il me répondit sans hésiter:—Non, mademoiselle. — Eh bien, par exemple! s'écrie Jeanne avec indignation. — C'était un honnête homme qui ne voulait pas me tromper, reprend Jeanneton. « Je resterai garçon, ajouta-t-il, je passerai ma vie auprès de vous. Enrichissez votre père, votre sœur, je ne veux que vous aimer, fussiez-vous toujours être ingrate. — Eh bien? — Eh bien je l'ai été. Je lui ai défendu de me parler... il m'a obéi... mais il me suivait toujours de loin, sans être vu; il le croyait du moins. Enfin il y a quelques jours il était si pâle, si changé!... ça m'a fait un effet!... j'ai été droit à lui, je lui ai tendu la main et je lui ai dit: « Monsieur Octave, ne vous retrouvez plus sur mon passage, je vous le défends; et si vous m'aimez, donnez-m'en une preuve... Votre famille vous presse de vous marier; ayez ce courage... je le veux. » Et que t'a-t-il dit? demande Jeanne avec anxiété. — Il a rassemblé toutes ses forces et m'a répondu: « Je me marierai, mademoiselle. » Je ne l'ai plus revu! — Ah! c'est que tu ne l'aimes pas! reprend Jeanne. — Tu te trompes; je l'aime! Que de fois je me suis dit: Je n'ai qu'à prononcer un mot, et mes jours qui sont voués au travail vont s'écouler dans l'opulence; au lieu d'aller à pied avec des socques, j'aurai une bonne voiture; au lieu de ma robe de percale, de riches étoffes et des diamants... mieux encore, son amour, à lui!.. C'était bien séduisant!... et vingt fois je me suis levée pour aller lui dire: « Octave, me voici!... » Mais mon pauvre père que mon départ faisait mourir de douleur et de honte... — Oh mon Dieu! s'écrie Jeanne avec effroi. — Et toi, ma sœur, dont j'empêchais à jamais le mariage... car, dans le

quartier, quel honnête ouvrier eût voulu épouser la sœur d'une fille déshonorée? — Ah! c'est fait de moi, s'écrie Jeanne hors d'elle-même; M. Anatole doit venir ce soir à onze heures pour m'enlever. Jure-moi de n'en pas parler à mon père. — Pardine!... est-ce que je voudrais le tuer?... »

En ce moment M. Coquebert entre, et en attendant l'ouvrier, le joaillier parle de son fils; il lui donnera, dit-il, deux cent mille francs de dot pour se faire avoué et pour épouser une fille qui lui en apportera autant, pas moins. — Pas plus? demande Jeanneton. — Mon Dieu, il y aurait plus... je n'y regarderais pas... pourvu que mon fils soit heureux. — C'est l'essentiel, » reprend Jeanneton avec joie. Puis le tirant à part, elle lui dit tout bas, afin que Jeanne occupée de son travail ne puisse l'entendre: « Si, par exemple, il aimait une jeune fille charmante, qui eût des vertus et de l'amour pour lui? — Et puis? demande le riche joaillier. — Et puis... rien. Consentiriez-vous à leur mariage? — Moi? jamais! — Jamais! » répète Jeanneton avec indignation. Allons, se dit-elle, il faut sauver ma sœur. Alors elle prévient M. Coquebert que son fils, au lieu d'aller chez son avoué, vient tous les jours chez une jeune fille qu'il compte enlever le soir même et veut épouser. « Vous! peut-être, s'écrie-t-il en colère. — Tiens, c'te bêtise! est-ce que j'irais vous le dire? — C'est juste! alors, c'est l'autre. » Jeanneton s'approche de Jeanne et lui serrant la main: « Allons, sœur, lui dit-elle tout bas, il n'y faut plus penser... du courage! »

Coquebert est furieux. « Mesdemoiselles, dit-il aux jeunes filles, prévenez votre père qu'il faut que je lui parle: d'abord, pour la marquise d'Aubervillers... qui m'envoie... et puis pour les diamants de nocce de son neveu, M. le duc de Blansac. » Jeanne à son tour s'approche de Jeanneton, et lui serrant la main: « Allons, ma sœur, lui dit-elle tout bas, il n'y faut plus pen-

ser... du courage !... nous serons malheureuses ensemble.

Voici maintenant, mesdemoiselles, l'histoire qu'il faut que je vous raconte.

Valincourt, jeune et beau conscrit, après avoir combattu aux batailles d'Iéna, d'Austerlitz et de Wagram, était devenu général, lorsque en 1814, blessé d'un coup de lance, il fut porté dans la maison de Galuchet; tandis qu'il recevait ses soins, il lui raconta comment devenu amoureux d'une demoiselle d'ancienne et illustre maison, il l'avait épousée depuis un an, malgré sa mère la marquise d'Aubervilliers qui détestait l'empereur, et, furieuse de ce mariage qu'il avait ordonné, elle était partie avec toute sa fortune pour la Russie. Sous la Restauration, le général fut exilé à Bruxelles; le 20 mars 1815, il revint à Paris, en secret, et s'arrêta dans le village qu'habitait Galuchet. M^{me} de Valincourt était grosse de six mois. Le général dit à Jeanne: « Ma femme est à peu près au même point que toi, tu seras notre nourrice. » Plus tard Jeanne partit pour Bruxelles, et à quelques jours de distance, elle et madame de Valincourt mirent au monde chacune une petite fille. A peine rétablie, la femme du général avait couru auprès de son mari, blessé de nouveau... mais pour la dernière fois !... C'était trop de douleur ! elle le suivit, et tous deux furent ensevelis dans cette terre de France que le brave général avait défendue. Jeanne écrivit à son mari qu'elle ramenait de Bruxelles les deux enfants; elle devait arriver le soir; le soir vint, pas de nouvelles de Jeanne. Galuchet partit, et, à six lieues de son village, il trouva dans une auberge, Jeanne qui venait d'être tuée sur la route par des soldats étrangers. Ils avaient épargné les enfants; mais ils les avaient dépouillés de tout... L'ouvrier les ramena chez lui, les aima également, sans savoir laquelle des deux était sa fille; et plus tard, il était venu habiter Paris.

Une affaire d'une haute importance pour sa fortune et pour son nom, qui, après sa

mort, doivent passer à son neveu Octave de Blansac, a fait revenir en France madame la marquise d'Aubervilliers. Arrivée à Paris depuis un mois, elle vient de recevoir d'un ami du général des lettres que sa fille écrivait à son mari; dans l'une de ces lettres la marquise apprend que sa fille a laissé un enfant qui fut confié aux soins d'une femme nommée Jeanne Galuchet, dont le mari est ouvrier joaillier; pour savoir la demeure de cet homme, la marquise s'est adressée à Coquebert, et elle vient réclamer sa fille. Mais l'ouvrier ne peut la désigner parmi ses deux enfants; il les aime autant l'une que l'autre; l'une et l'autre l'aiment également et se croient toutes les deux ses filles. La marquise le supplie de rappeler ses souvenirs; quelque incertains qu'ils soient, elle s'en rapportera à eux. Galuchet, qui veut garder ses deux enfants, se dit: Puisqu'il n'y a aucun indice qui puisse les faire reconnaître, qu'il n'y a aucune preuve que l'une ou l'autre soit la petite-fille de la marquise, elles sont toutes les deux à moi; je les garde.

Après ce beau raisonnement, Galuchet se trouve plus tranquille; mais la marquise est au désespoir. Enfin, à force de rechercher dans les papiers de son gendre, elle trouve cette lettre: « Bruxelles, juin 1815.

« Mon ami, tu désirais un fils qui, comme » toi, fût soldat; car l'empereur et la » France, disais-tu, ont besoin de défenseurs... Le ciel n'a pas exaucé tes vœux; » je viens d'avoir une fille... mais le retour » de l'île d'Elbe et votre signe de ralliement, dont tu m'avais si souvent parlé, a » fait sans doute trop d'impression sur » moi... car ta fille, je t'en préviens, porte » près du cœur une violette... »

Il n'y a plus de doute, c'est Jeanneton qui est fille de la marquise!

Jeanneton épouse son cousin Octave de Blansac, héritier du nom d'Aubervilliers; elle obtint de sa grand-mère deux cent mille francs pour doter Jeanne, qui

épouse Anatole, et M. Coquebert y consent; car, ce qu'il veut... c'est l'égalité!

Galuchet espère se consoler ainsi de n'avoir plus ses deux filles : il demeurera avec Jeanne; Jeanneton viendra le voir chaque jour, et il lui rendra chaque jour sa visite.

Cette jolie petite pièce renferme des scènes d'amour filial et d'amour paternel qui font verser de bien douces larmes.

J.-J. FOUQUEAU DE PUSSY.

Beaux-Arts.

MANUSCRITS.

Le manuscrit est un livre écrit à la main, sur vélin; les Bibles, les livres d'heures, les missels, autrefois messels, étaient ornés de lettres initiales peintes, de marges chargées de fleurs, de fruits, de personnages, d'animaux, d'ornements légers et gracieux peints en or et avec les plus vives couleurs.

D'abord, les manuscrits ne se firent remarquer que par des lettres ornées; ce n'est guère que du huitième au neuvième siècle que datent ceux vraiment artistiques. Au quatorzième siècle l'art fut à son apogée jusqu'au dix-septième, où il finit. Un des plus anciens manuscrits de la Bibliothèque royale, le psautier de Charles le Chauve, est orné de son portrait et de miniatures représentant des sujets de la Bible; un des plus modernes, le livre d'heures de Louis XIV contient des vues du château de Versailles, ses statues, ses bosquets, mêlés aux sujets de la Bible et du Nouveau Testament.

De nos jours la mode est revenue de ces anciennes peintures; la librairie Curmer vend des missels ornés de jolies vignettes gravées; le papier en est encollé, les dames peuvent enluminer leur livre d'heures, et les demoiselles leur livre de mariage.

Mais il est encore un autre travail; c'est celui qui représente le n° 12 de la plan-

che VII. Veut-on laisser un souvenir lorsque l'on part? veut-on faire pour une fête, pour le premier de l'an un gracieux cadeau? Selon la personne à laquelle on le destine, on choisit : des vers, une pensée, une maxime, qui puisse lui exprimer ce que l'on ressent pour elle dans l'esprit et dans le cœur, ou bien encore, une prière, de pieuses paroles tirées des Évangiles; on les place au milieu de cette page; et pour cela voici comment il vous faudrait faire :

Achetez deux petits pinceaux de martre, l'un des deux plus fin de pointe — une petite bouteille de blanc préparé pour la gouache — de l'or en coquille — du bleu d'outremer — du vermillon — du rouge de saturne — de la cendre verte — du carmin (ces cinq couleurs se délayent séparément, avec de l'eau, dans des godets, et se mêlent au blanc) — du noir de bougie — du violet — du vert de vessie — du bistre — de l'indigo — et du vélin qui se vend rue de la Parcheminerie.

Après avoir coupé sa feuille de vélin, on la mouille à l'envers avec une éponge fine, on l'étend, du côté mouillé, sur un carton ferme ou sur une planchette, puis, avec de la colle à bouche, on colle sur cette planchette les bords de sa feuille de vélin.

Si vous ne pouvez vous procurer de vélin, le papier anglais dit Wattman, ou le carton de Bristol, peuvent le remplacer. Ce dernier ne se tend pas.

Les personnes qui ne savent pas dessiner peuvent reproduire ce dessin en le calquant.

Il faut alors prendre du papier végétal, le poser sur ce dessin et le calquer, en passant sur tous les traits avec un crayon fin.

Je suppose que vous avez choisi du carton de Bristol; vous placez dessus, du côté où elle est noire, une feuille de papier mine de plomb; sur ce papier vous placez votre calque et l'assujettissez de manière à ce qu'il ne se dérange pas; puis, avec une pointe fine vous en suivez légèrement tous les traits, tous les contours. Vous enlevez le papier mine de plomb et le calque, et,

si vous avez procédé avec soin, vous aurez reproduit un dessin parfait. Maintenant, vous repassez avec une plume fine et dure, trempée dans de l'encre très-noire, sur tous les traits et sur tous les contours de ce dessin.

Le texte s'écrit avant de peindre. Les lettres initiales se peignent en or et en couleur. L'espace vide à la fin des lignes doit être rempli par un ornement composé d'or et de plusieurs couleurs.

On applique d'abord une teinte plate sur les fleurs et sur les arabesques, la couleur doit être mate et assez épaisse pour couvrir le dessin, qui a été entouré d'encre; on ombre ensuite avec une couleur que l'on fait plus foncée et que l'on fond avec des hachures très-fines.

Sur tous les détails, on passe des petits traits de blanc pur, afin de donner de l'éclat aux fleurs et aux arabesques.

Le feuillage se fait avec de la cendre verte, et s'ombre avec du vert de vessie.

Le vermillon, le rouge de saturne s'ombrent avec du carmin.

Le bleu d'outremer, avec de l'indigo.

L'or se délaye aussi avec de l'eau; quand on l'a appliqué sur le dessin, il faut, afin de le faire briller, le frotter avec le dessus de son ongle, comme si on aplatissait une couture.

Les couleurs qui sont le plus ordinairement employées sont le bleu, le rouge et le violet, très-peu de vert.

Pour ce dessin n° 12, faites en or les pois et les feuilles qui ont trois pointes — toutes les autres petites feuilles en vert pâle — les fleurs ayant la forme de la rose églantine, en rouge pâle, ainsi que les œillets — les arabesque en indigo — les fruits en rouge foncé; tous ces petits traits qui retiennent pois et fleurs restant noirs, font admirablement ressortir l'or et les autres couleurs.

Le fond de l'F et celui de l'L se font en or; les autres initiales se font en indigo ou en violet, avec ornements blancs et rouges.

Correspondance.

Que te disais-je dans ma dernière lettre? que tous les peuples du monde venaient nous visiter, n'est-ce pas? Eh bien, ma chère, aujourd'hui, c'est bien autre chose, vraiment; voilà les monuments qui viennent à nous! Je sors de l'église de Saint-Marc, ce patron des Vénitiens, si souvent invoqué par eux dans les combats, du temps que ces fiers républicains étaient les rois des mers.

En 976, après un incendie, le doge, Piétro Orseolo, fit reconstruire cette église, elle se trouva terminée en 1074; à cette époque le doge Selvo, pour en revêtir les murs de mosaïques, appela des artistes de Constantinople. Saint-Marc est de forme grecque et surmontée de cinq dômes; elle rappelle la mosquée consacrée jadis à sainte Sophie. On y compte 500 colonnes de vert antique, de porphyre, de serpentine et des plus beaux marbres de l'Orient. C'est à la baguette magique, ou plutôt c'est à l'habile pinceau de M. Bouton que nous devons ce nouveau chef-d'œuvre. Nous voyons d'abord Saint-Marc en plein jour, puis la nuit vient, et l'église est éclairée par la *croix lumineuse* que l'on illumine dans les grandes circonstances. Le peintre a choisi celle où Sébastien Ziani est présenté au peuple.

« L'année 1172 avait été funeste à Venise; elle avait vu son armée détruite; elle était en proie à la peste et à la sédition. Cet état de choses amena un grand changement dans la constitution de l'état. L'élection du doge, qui, jusqu'alors, avait été faite par le peuple assemblé, fut confiée à onze électeurs chargés de désigner le plus digne. Le choix se fixa d'abord sur Orio Malipieri, l'un des électeurs; mais ne se croyant pas capable de remplir une charge si importante

» dans des circonstances si difficiles, il
» désigna lui-même Sébastien Ziani, qui
» fut agréé par les autres électeurs, pro-
» clamé doge, et présenté solennellement
» au peuple. »

Ce passage est extrait de l'histoire de Venise, par M. Daru.

Le Diorama est un admirable spectacle. En ce moment on y voit encore *le Déluge*; mais cet effrayant tableau cédera bientôt sa place, car M. Bouton, avec sa baguette magique... mon Dieu! je me trompe toujours!... avec son habile pinceau, fera, je crois, passer sous nos yeux tous les événements qui ont agité le globe et tous les monuments qui l'embellissent. Pour nous autres femmes, destinées par la nature et par nos institutions à ne pas quitter notre maison, notre ville natale, notre patrie, nous pourrions, tout en faisant de la tapisserie, prendre plaisir à écouter les récits des savants, des artistes, des voyageurs; car nous connaissons les peuples qu'ils ont visités, les monuments qu'ils ont admirés... Ah! je ne me plains plus d'être femme; au contraire, je m'en félicite!

Et puis, y a-t-il une existence plus utile, plus occupée que la notre? Veiller aux soins d'une maison, au bien-être de tout ce qui compose la famille, et par notre ordre, notre intelligence, souvent par notre industrie, y apporter l'aisance, la fortune...

A propos, puisque tu as fait de ton cabinet de toilette une magnanerie, que tu as envoyé tes cocons à la plus prochaine filature, prie bien gentiment ton père de te céder un petit coin de terre; tu y feras planter des mûriers nains, greffés, et tu récolteras plus tard de quoi nourrir tes vers à soie. On plante les mûriers en septembre ou en mars, et pour la culture de cet arbre, je te renvoie au tableau synoptique que vient de faire paraître M. Brunet de la Grange, inspecteur du ministère de l'agriculture, pour la production de la soie. Ce tableau, indispensable pour la culture du

mûrier, se trouve à *l'Industrie parisienne*.

J'ai bien des erreurs à rectifier, ma chère; d'abord n° V, page 156, 2° colonne, 28° ligne — au lieu de 2,000 kilos, lis 1,000 kilogrammes, — planche V, n° 5, 7° ligne représentant les couleurs, au lieu de *vert foncé*, lis *bois foncé*. — Planche VI, n° 4, le fond d'un des rayons de l'étoile est indiqué par les chiffres 6 et 7, c'est 6 et 5 qu'il faut lire. Heureusement que tu n'as pu commettre aucune de ces erreurs, qui étaient trop visibles; mais je tenais à te dire qu'elles ne venaient pas de ma faute.

J'espère que la planche VII sera plus exacte. Voici son explication.

Le n° 1 est un dessin de col qui se brode en application. Tu tailles ce col double, en belle mousseline, tu le brodes au plumetis, et en points de cordonnnet, tu le festonnes et tu découpes la mousseline aux endroits indiqués sur la manchette. Ce col doit être taillé avec un collet, ou brisure semblable à celle du col n° 1, planche IV.

Le n° 2 est un dessin de manchette qui se brode de même; on découpe les endroits indiqués par des lignes. Le reste doit être double.

Le n° 3 est un dessin que l'on brode au plumetis sur le bas d'un jupon. La moitié du dessin se trouve sur le jupon, l'autre moitié sur l'ourlet, que l'on ne coud pas, et que l'on découpe ainsi qu'il est indiqué sur le dessin le plus près du chiffre 3.

Ce dessin peut servir pour robe de baptême en mousseline ou en jaconas.

On trouve ces objets tout dessinés rue *Louis-le-Grand*.

Le n° 4 est un joli entre-deux qui se brode au plumetis et au point de cordonnnet.

Les nos 5 et 6 sont des semés pour fonds de bonnets en mousseline ou en jaconas.

Le n° 7 est la bandoulière dont je t'ai envoyé le ceinturon sur la planche V.

Les nos 8 ce sont les signes qui représen-

tent les couleurs employées dans ce dessin ; les 24 fils de ce canevas doivent former une largeur de 6 centimètres et demi.

Ce ceinturon et sa bandoulière se voient, tout montés, à *l'Industrie parisienne*. C'est un riche et gracieux cadeau à offrir à son père ou à son oncle, s'ils sont chasseurs.

Sur canevas de soie, ce dessin peut convenir pour bretelles.

Le n° 9 est un patron de mantelet de petite fille de 5 à 6 ans.

Le n° 10 est ce mantelet garni à la vieille. Il se fait en mousseline brodée à pois, ou en taffetas noir.

Ce mantelet vient de la rue *Louis-le-Grand*, où on peut l'essayer en grosse mousseline et acheter le patron en papier. Il y a des patrons pour tous les âges ; on sait donc au juste ce qu'il faut acheter d'étoffe, et il n'y a à craindre ni fausse coupe, ni perte de temps.

Le n° 11 est une agrafe de petit velours. Elle se place à chaque côté de la tête.

Le n° 12 a mérité une place à part ; tu en as lu la description.

Les n°s 13 contiennent un alphabet d'initiales que l'on emploie pour ces pages manuscrites.

Le n° 14 est un complément à l'alphabet de lettres gothiques qui sert pour le texte.

Le n° 15 est un rébus.

Causons un peu toutes les deux, ma chère petite ; tu trouves l'étoile du n° VI jolie ; tu l'exécutes avec ton adresse accoutumée, c'est très-bien ; puis tu me demandes comment faire ce pouff. Si je l'avais su, je te l'aurais dit. — Tu me demandes comment l'on fait les porte-cigares. Je ne le sais pas non plus. Je ne suis ni tapissier, ni fabricant de portefeuilles. Tu me fais beaucoup d'honneur, en croyant que je sais tout... Il y a des choses devant lesquelles il faut nécessairement que je m'arrête..

Ainsi, il est bien entendu entre nous : ce que je ne t'enseigne pas, c'est que je ne

peux te l'enseigner — c'est qu'il n'y aurait pas économie à le faire soi-même. — Le dessin que je ne t'envoie pas, c'est qu'il ne se fait pas, ou que la planche ne peut le contenir... et maintenant, venons, à notre toilette.

Les chapeaux se portent un peu moins longs des joues ; au lieu de laisser la passe tomber droite de chaque côté, on l'arrondit pour entourer la figure.

Les robes sont toujours très-longues. On porte plus d'écharpes que de mantelets, mais les mantelets sont plus jolis.

J'ai rencontré un amour de petite fille qui avait une robe de gros de Naples écossais ainsi faite : Le corsage, sur le patron n° 18, planche VI ; à la jupe, longue de 20 centimètres, était cousu un volant en biais haut de 52 centimètres ; ce volant avait une tête haute de deux centimètres. La jupe était large de 4 lés, le volant de 6 lés. — Son chapeau de paille à la glaneuse avait autour de la forme une couronne de bluets, nouée par un ruban de satin blanc formant deux boucles et dont les deux bouts dépassant le bord du chapeau venaient retomber sur l'épaule gauche ; pour nouer ce chapeau, deux rubans de satin blanc, et, de chaque côté, entre l'œil et l'oreille, une rosette formée de bluets — deux longues tresses ornées du bas d'un nœud de ruban de satin blanc descendaient de chaque côté sur sa poitrine. — Mitaines de soie noire — bottines grises.

Son frère avait un pantalon blanc — une veste turque, en mérinos gros bleu — sa chemise de percale, froncée du haut, était montée sur une bande de percale, à laquelle était froncée une petite bande de mousseline plissée à petits plis. Le bas des manches était monté sur une bande de percale à laquelle était froncée une même petite bande de mousseline. — Une casquette de paille d'Italie — des gants de fil écru — des bottines gris-s.

La sœur aînée avait une robe de foulard gros bleu, faite sur les modèles n°s 8, 9, 10

et 11, planche IV—col n° 1, planche IV—
écharpe de foulard pareil à la robe, l'écharpe
effilée du bas sur une hauteur de 10 centi-
mètres et l'effilé noué ensuite par un seul
nœud, au bord de l'écharpe — gants de
peau de Suède, — bottines gros bleu —
chapeau de crêpe blanc, orné de deux côtés
settes de tulle de soie, placées des deux côtés
— tour de tête en biais, de ce même tulle.

J'ai vu une autre demoiselle qui portait
une robe de barège faite sur les modèles nos 8,
12 et 11, planche IV—écharpe pareille à la
robe ourlée du bas — chapeau de paille à jour
orné d'un ruban gros-bleu sur lequel de
la petite tresse de paille formait des dessins.

Au bal, à la campagne, on se coiffe de
fleurs naturelles mouées en grappes ou en
touffes sur un léger fil d'archal; les robes
sont en monsseline ou en tarlatane, faites
à la Vierge, guimpes, ou décolletées; dans
ce dernier cas, on met un fichu carré, en
tulle, à gros réseaux, garni d'une bande de
tulle pareil, festonnée, cousue au bord du
fichu et à peine froncée, excepté aux quatre
cornes. Ce fichu est plissé derrière pour
dégager le cou — les manches sont courtes
— les jupes garnies de trois énormes plis
ou d'un énorme volant en droit fil.

Veux tu que je te fasse le portrait d'une
élégante? Elle est mince, elle porte les épau-
les en avant, serre les bras le long de son
corps, en rejetant les coudes en arrière;
marche d'un pas mesuré en appuyant tantôt
sur un pied, tantôt sur l'autre, ce qui lui
donne une espèce de balancement; sa
figure a le calme de l'intelligence qui
réfléchit; elle ne paraît pas s'apercevoir
qu'on la regarde... Guide-toi sur ce mo-
dèle, non pour l'imiter entièrement, mais
pour ne point prendre une démarche qui
lui soit opposée, ce qui pourrait l'arriver...
sans le savoir.

La saison va emmener tout le monde à
la campagne, aux eaux, aux bains de mer;
et, à propos de voyage, je te recommande
une *dormeuse*; c'est une espèce de rouleau
de tricot ou de crochet, en laine, qui se

double de soie ou de percaline; la dou-
blure se remplit de crin ou de plume;
quand vient la nuit, on se noue au cou sa
dormeuse, et l'on se trouve toujours la tête
droite: c'est la *dormeuse* qui s'appuie sur
les parois de la voiture, et non pas votre
tête. J'ai vu cette douce compagne de
voyage à l'*Industrie parisienne*.

Je ne peux t'envoyer de dessins de ta-
pissierie pour chaises et fauteuils que dans
le mois de septembre... la planche du mois
d'août étant déjà donnée au graveur...
Excuse ce retard et conserve-moi ton an-
cienne et bonne amitié.

J'allais oublier notre dernier rébus;
s'il a été long à deviner, il ne sera pas long
à expliquer: Des chiffres 1 tenant chacun
une marotte: ce qui veut dire:

Chacun a sa marotte.

Adieu, ma chérie, tout à toi et pour tou-
jours.

J. J.

Sphémérides.

Juillet. C'est dans ce mois qu'ont eu
lieu trois révolutions qui rendront fameux
le dix-huitième et le dix-neuvième siècle:
Le 4 juillet 1776, la révolution des États-
Unis d'Amérique — le 14 juillet 1789, la
révolution française — et les 27, 28 et 29
juillet 1830, la deuxième révolution fran-
çaise.

La fondation de la république des Pro-
vinces-Unies date aussi du mois de juil-
let 1581. — L'union de Calmar, qui réunit
trois couronnes sur la tête de Marguerite
de Waldemar, dite la Sémiramis du Nord,
est du 8 juillet 1397 — et c'est le 9 du même
mois, en 1762, que l'Europe vit une autre
Sémiramis du Nord (Catherine II) justi-
fier ce titre, en renversant son mari du
trône et couvrant ensuite cette usurpation
de tout l'éclat d'un règne célèbre.

Le mois de juillet est également remarquable par de nombreuses batailles qui sou-vent décidèrent du sort des empires.

Le 18 juillet, l'an de Rome 365 (387 ans avant Jésus-Christ), la bataille d'Allia faillit amener la ruine totale de la puissance romaine.

Le 3 juillet 1187, au combat de Tibériade, le chef des croisés, Gui de Lusignan, est vaincu et fait prisonnier par le célèbre Saladin, et le royaume de Jérusalem, fondé par Godefroi de Bouillon, tombe pour toujours au pouvoir des infidèles.

Le 25 juillet 1139, à la bataille d'Ourique, Alphonse I^{er}, comte de Portugal, défait cinq rois maures, délivre sa patrie de leur joug; et le titre de premier roi de Portugal est le prix de sa valeur.

Le 21 juillet 1709, la bataille de la Boyne, donnée en Irlande, ruine entièrement les espérances de Jacques II, roi d'Angleterre, et assure la couronne au prince d'Orange, son gendre et son vainqueur.

Le 8 juillet 1709, on voit à la bataille de Pultawa, deux monarques fameux, Charles XII et Pierre le Grand, combattre en personne pour la gloire et pour leur couronne. Les Suédois perdent avec leur roi le titre d'*Invincibles*, et Charles se réfugiant chez les Turcs, laisse le czar, son vainqueur, dominer dans le nord.

L'histoire de notre pays nous offre des batailles qui ne sont pas moins décisives.

Le 22 juillet 732, à celle de Poitiers, la France, grâce à Charles Martel, échappe au joug des Sarrasins sous la conduite d'Abderrame.

Le 27 juillet 1214, à celle de Bouvines, Philippe-Auguste défait l'armée de l'empereur Othon IV, et sauve heureusement sa vie et son royaume. Le 25 juillet 1712, sur la fin de la guerre de la succession d'Espagne, la victoire de Denain, gagnée par le maréchal de Villars, vient raffermir le trône de Louis XIV, ébranlé par les plus grands revers.

Notre histoire militaire compte encore les victoires de Fornoue (6 juillet 1495), de Fleurus (1^{er} juillet 1690), de Nerwiade (29 juillet 1693), de Lawfelt (2 juillet 1747), le combat du faubourg Saint-Antoine, entre Turenne et Condé (2 juillet 1652), la prise d'Alexandrie en Égypte par le général Bonaparte (2 juillet 1798), la bataille des Pyramides (21 juillet 1798) et celle d'Aboukir (25 juillet 1799), gagnées par l'armée d'Égypte contre les Mamelucks et les Turcs; enfin la mémorable bataille de Wagram, remportée par l'empereur Napoléon sur les Autrichiens le 9 juillet 1809, et qui amena le traité de Vieane, signé le 14 octobre de la même année.

Mosaïque.

L'IF QUI VOULAIT AVOIR D'AUTRES FEUILLES.

Il y avait une fois un petit arbre qui restait dans la forêt par la pluie et par le beau temps. Son feuillage ressemblait, du haut en bas, à des épingles. Le petit arbre se dit : « Tous mes camarades ont de jolies feuilles arrondies et les miennes piquent comme des aiguilles; jamais personne ne voudra me caresser. Ah ! s'il m'était donné de faire un souhait, je demanderais des feuilles tout en or. »

La nuit venue, le petit arbre s'endort et se réveille de bon matin, chargé de feuilles d'or pur. Il était vraiment magnifique ! Se voyant si beau, le petit arbre s'écrie avec joie : « Maintenant je puis être fier, aucun arbre de la forêt n'est riche comme moi. »

Mais voilà que vers le soir un Juif, à longue barbe, ayant un grand sac jeté sur l'épaule, vient à passer dans la forêt; ses regards rencontrent bientôt le riche feuil-

lage ; crac il le met dans son sac, et laisse le petit arbre nu comme un ver.

« Je regrette beaucoup mes belles feuilles brillantes, dit ce petit arbre avec un soupir ; à présent je n'ose plus paraître, sans rougir, devant mes camarades. Ah ! s'il m'était donné de faire encore un souhait, je demanderais des feuilles de cristal transparent. »

La nuit venue, le petit arbre s'endort et se réveille de bon matin, chargé de feuilles en cristal transparent. Il était vraiment magnifique !

Se voyant si beau, le petit arbre s'écrie avec joie : « Maintenant je suis satisfait, aucun arbre de la forêt ne scintille comme moi. »

Mais voilà qu'un tourbillon s'élève, et, furieux, traverse la forêt. Les petites feuilles de cristal tombent brisées sur la terre.

« Je regrette beaucoup mes feuilles transparentes, dit le petit arbre en essuyant une larme ; après tout, celles de mes camarades sont bien moins fragiles. Ah ! s'il m'était donné de faire encore un souhait, je demanderais tout simplement des feuilles vertes. »

La nuit venue, le petit arbre s'endort et se réveille de bon matin, chargé de feuilles vertes. Ah ! s'écrie-t-il avec joie : « Maintenant j'ai du moins des feuilles qui ne me feront pas honte. »

Mais voilà qu'une chèvre arrive en bondissant dans la forêt pour en brouter l'herbe et grignoter l'écorce des broussailles, afin de pouvoir donner du lait à ses petits. Dès qu'elle aperçoit le jeune et frais feuillage, avec un appétit glouton, elle le fait aussitôt disparaître.

De nouveau dépouillé, le petit arbre dit en lui-même : « Je ne désire plus de feuilles ni jaunes, ni transparentes, ni vertes. Ah ! si je pouvais avoir encore une fois celles qui ressemblent à des épingles, je m'en contenterais toute ma vie. »

La nuit venue, le petit arbre s'endort tristement et se réveille le matin tout abattu. Mais à peine s'est-il regardé au grand soleil, que, joyeux, il se met à rire comme un fou. Tous les autres arbres l'imitent en se moquant de ses petites feuilles, ressemblant à des épingles qui lui étaient repoussées pendant son sommeil : « Riez à votre aise, messieurs, leur cria le petit arbre sans se fâcher, je suis fort content d'avoir repris mon premier feuillage, et prenez garde que je ne vous pique ! »

Traduit de l'allemand

par M^{me} ÉLISABETH BECKER.

La découverte de l'imprimerie fut la ruine de l'écriture, qui faisait subsister plus de dix mille copistes dans les seules villes de Paris et d'Orléans. Ils étaient en même temps enlumineurs et peintres. Les miniatures qui ornent nos vieux manuscrits font admirer encore la légèreté du pinceau, la fraîcheur et la richesse des couleurs variées, avec des couleurs d'un or bruni, qu'une longue suite de siècles n'a point altéré. Tel était le prix qu'on attachait aux manuscrits, que Louis XI, voulant faire transcrire un exemplaire des œuvres de Rhazès, médecin arabe, chargea le président de Driesche d'emprunter le manuscrit que possédait la faculté de Médecine. Elle ne consentit à le prêter qu'à la condition qu'on donnerait en nantissement une caution de cent écus d'or et de plus douze marcs de vaisselle d'argent. Un livre se transmettait alors par testament, souvent même était substitué comme un immeuble. Ainsi dans l'estimation de la bibliothèque du duc de Berri, frère de Charles V, on avait vu un seul livre d'heures, sans pierreries, sans fermoir d'or, monter à la somme de huit cent soixante-quinze livres, qui revient à plus de six mille francs de notre monnaie.

ort
u.
o-
ne
en
n-
is-
tre
ns
ris
ue
ot
bb
la
ter
les
en
les
is-
du
ou-
or
n'a
ta-
u-
les
r-
ter
de
ter
n-
et
nt.
nt,
un
la
de
re
bir
nt
us



Dessiné par Levert.

Gravé par

Journal des Demoiselles.

13^e année.

Ayuntamiento de Madrid